UCLouvain

LOCI Bruxelles Louvain-la-Neuve Tournai — Faculté d'architecture d'ingénierie architecturale d'urbanisme

TRAVAIL DE FIN D'ÉTUDES *EN* ET *SUR* L'ARCHITECTURE [LBARC2200]

DECLARATION DE DEONTOLOGIE à intégrer aux documents du TFÉ

Considérant que le plagiat est une faute inacceptable sur les plans juridique, éthique et intellectuel ;

Reconnaissant que le Règlement Général des Etudes et Examens de l'UCLouvain précise la notion de plagiat et décrit les procédures et sanctions liées à sa pratique : https://uclouvain.be/fr/etudier/reglement-general-desetudes-et-des-examens.html

Notant que les étudiant·e·s sont sensibilisé·e·s aux questions d'intégrité intellectuelle durant leur parcours académique et que le site web de l'UCLouvain met à disposition des ressources spécifiques sur le sujet : https://uclouvain.be/fr/etudier/lutter-contre-le-plagiat.html

Je déclare sur l'honneur que ce travail de fin d'étude a été écrit et dessiné de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (dessins, maquettes, idées, phrases, graphes, tableaux, …) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur.

Notant qu'un travail universitaire est le fait d'une production personnelle, réflexive et critique, je déclare en outre avoir fait l'usage suivant des outils d'intelligence artificielle de type agent conversationnel et/ou de production graphique :

	Oui	Non
J'ai utilisé l'IA	X	
J'ai utilisé l'IA pour produire/retravailler des images, auquel cas une mention explicite est indiquée en légende desdites images ;		X
J'ai utilisé l'IA pour retravailler/traduire mon texte, auquel cas une mention explicite est indiquée en préambule ;		X
J'ai utilisé l'IA pour récolter/compiler des données, auquel cas une mention explicite des requêtes formulées et des réponses reçues de l'IA est indiquée dans la section présentant la méthode de recherche ;		X
J'ai utilisé l'IA pour synthétiser/analyser de l'information, auquel cas la réponse produite par l'IA est utilisée comme source secondaire faisant l'objet d'une analyse critique personnelle explicite, impliquant que je reconnais comme miens les éléments présentés dans le travail et prends toute responsabilité à leur égard.	X	

Fait à Bruxelles,

Le 30 Mai 2026,

Signature de l'étudiant·e Moya

De l'ancienne manufacture au lieu productif : rendre visibles les productions locales à Bruxelles

Transversalité en & sur l'architecture, outils et méthodes :
développement de la recherche 2025-2026

COMPOSITION

Maya Kaminska

UCLouvain
Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme (Site de Bruxelles)

LARCB-LARCI 2280

Transversalité en & sur l'architecture,
outils et méthodes : COMPOSITION

Expert
Sébastien Dachy

Co-promoteurs
Cécile Chanvillard
Christine Fontaine

UCLouvain
Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme (Site de Bruxelles)

REMERCIEMENTS

Certaines personnes accompagnent un travail bien au-delà des simples pages qu'il contient. Je souhaite prendre un instant pour les remercier de leur présence et de leur soutien.

Je tiens tout d'abord à exprimer ma gratitude envers mes titulaires d'atelier, Cécile Chanvillard et Christine Fontaine, pour leur accompagnement attentif, leurs conseils avisés et l'énergie qu'elles ont su transmettre tout au long de ce projet. Leurs observations ont enrichi ma réflexion et m'ont donné le plaisir de progresser dans cette recherche.

Je remercie également mon expert, Sébastien Dachy, pour ses échanges pertinents et ses encouragements, qui m'ont été d'une aide précieuse durant la rédaction de ce mémoire.

Ma reconnaissance va aussi à ma famille, pour sa patience, sa confiance et son soutien constant, qui m'ont apporté force tant dans les moments d'élan que dans ceux de doute.

Merci à mes amis, pour leur écoute attentive, leurs encouragements et leur présence, qui ont rendu ce parcours plus léger.

Enfin, je remercie toutes les personnes qui, par un échange, une aide, une visite ou une attention bienveillante, ont contribué à faire avancer ce travail.

TABLE DES MATIÈRES

Première partie - question

1 Avant-propos

2 Introduction

3 Méthodologie

Deuxième partie - etude théorique

1 Une inspiration amenant au changement de paradigme
- 1.1 Naples : un modèle urbain poreux et collectif
- 1.2 Paris : l'émergence de la ville marchande
- 1.3 Perte d'aura de l'objet
- 1.4 Synthèse des leçons tirées
- 1.5 Posture poétique : de la main à la ville

2 La place de l'artisanat dans l'évolution des formes commerciales bruxelloises
- 2.1 Le travail artisanal
- 2.2 Évolution des formes commerciales bruxelloises en lien avec l'espace urbain : de la rue à l'îlot introverti
  - *2.2.1 La ville artisanale*
  - *2.2.2 La boutique-atelier*
  - *2.2.3 La galerie couverte*
  - *2.2.4 Le grand magasin*
  - *2.2.5 Le centre commercial*
  - *2.2.6 La ville marchande*
- 2.3 Synthèse des leçons tirées

3 Réappropriation de l'espace urbain à Bruxelles
- 3.1 Marginalisation de la production visible dans l'espace urbain bruxellois
- 3.2 Vers une ville productive

4 Des références comme enseignements pour le projet
- 4.1 La cour centrale : production à l'échelle de l'îlot
- 4.2 La traversée d'îlot : production à l'échelle du quartier
- 4.3 Le bâtiment autonome : production à l'échelle de la parcelle
- 4.4 La halle productive : mutualisation à grande échelle
- 4.5 Synthèse des leçons tirées

Troisième partie - etude projectuelle

1 Intentions
- 1.1 De la galerie vers la production : une logique de réactivation
- 1.2 Du site industriel vers la galerie : une logique de transformation

2 Choix du site
- 2.1 Un quartier historiquement productif en mutation
- 2.2 La proximité avec l'Institut des Arts et Métiers
- 2.3 Un bâtiment industriel vacant comme opportunité de projet

3 La Manufacture Lamal
- 3.1 Histoire et formation du site
- 3.2 Caractéristiques spatiales
- 3.3 Caractéristiques constructives

4 Projet
- 4.1 Potentialités du site à trois échelles
  - *4.1.1 Réactiver la parcelle par un lieu collectif*
  - *4.1.2 Désenclaver l'îlot et créer une traversée*
  - *4.1.3 Réinscrire la production dans le quartier*
- 4.2 Stratégies d'intervention
- 4.3 Programme
- 4.4 Organisation spatiale

Quatrième partie - conclusion

1 Conclusion

2 Bibliographie

3 Iconographie

PREMIÈRE PARTIE

QUESTION

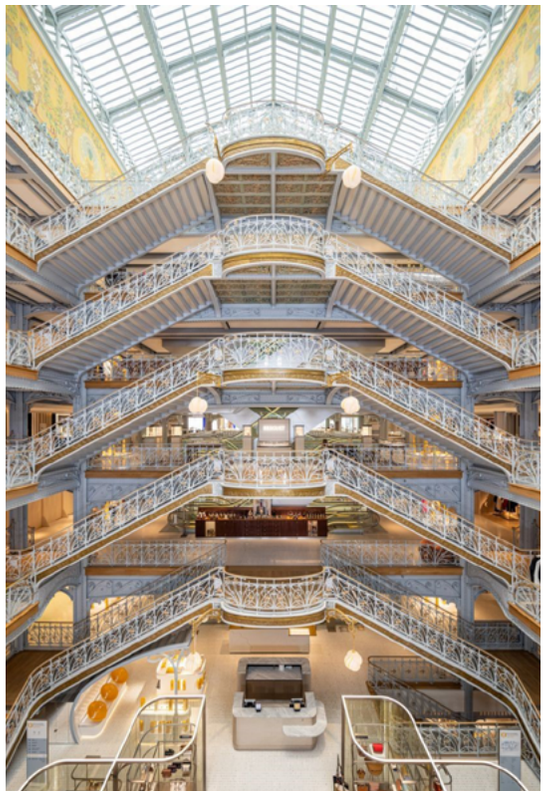


Figure 1: Intérieur de la Samaritaine, Paris

1 AVANT-PROPOS

Depuis un certain temps, je porte un intérêt particulier aux lieux de commerce, notamment aux centres commerciaux. Lors de mes nombreux voyages, j'ai souvent cherché à comprendre la place qu'ils occupent au sein de la ville, au point que ces édifices sont devenus une étape presque incontournable de mes visites. Ces espaces m'attiraient d'abord par leur architecture. Leur ampleur, leur luminosité, leur verticalité et leurs décors composent d'immenses univers intérieurs, à la fois continus, immersifs et protégés. Cet intérêt a constitué le point de départ de mon travail.

Cependant, au fil de mes recherches, ma perspective a peu à peu évolué. Le commerce occupe depuis longtemps une place structurante dans l'histoire urbaine. Il participe à la manière dont la ville se structure, se parcourt et se vit au quotidien. En animant les rues, les places et les rez-de-chaussée des bâtiments, il établit un lien direct entre les habitants, les objets, les producteurs et l'environnement extérieur. Cette activité économique favorise l'échange en rendant perceptibles les relations qui entourent les objets, leurs origines, leurs usages, ainsi que les gestes et les savoir-faire dont ils sont issus. Les centres commerciaux, apparus plus récemment dans l'histoire, semblent toutefois introduire un changement dans cette relation étroite entre le commerce et l'espace urbain.

Bien qu'ils donnent l'impression d'espaces ouverts, accessibles et accueillants, ils fonctionnent souvent comme des environnements autonomes, détachés de leur contexte urbain. Le centre commercial agit comme une forme de boîte hermétique vis-à-vis de la ville. L'entrée est généralement bien visible et attrayante tandis que la sortie peut parfois paraître moins évidente. Cette déconnexion apparaît également dans notre rapport aux objets exposés dans les vitrines et les rayons. Les produits y apparaissent comme disponibles et désirables, mais leur origine reste en arrière-plan. Dans l'univers séduisant dans lequel ils sont présentés, ils semblent exister uniquement comme de simples biens de consommation, détachés de leur fabrication.

Cette prise de conscience a transformé ma fascination initiale en questionnement. Elle m'a conduit à interroger le rôle du centre commercial dans l'évolution du commerce ainsi que notre rapport contemporain à la surconsommation. Ce travail vise donc à mettre en lumière les liens que ces typologies commerciales contemporaines tendent à invisibiliser.

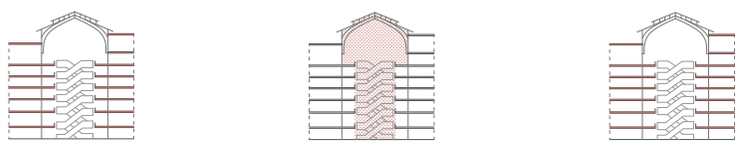


Figure 2:

2 INTRODUCTION

Depuis le XIXe siècle, la ville moderne a connu une transformation profonde sous l'impulsion du développement du commerce et de la consommation. Les différentes formes marchandes, des passages couverts aux grands magasins puis aux centres commerciaux, ont peu à peu modifié les habitudes d'achat ainsi que la relation des individus aux objets, au travail et à leur quotidien. Cette évolution a contribué à éloigner la production de l'espace visible en ville. L'objet est de plus en plus présenté comme une marchandise accessible et désirable, tandis que les gestes, les matériaux et les savoir-faire nécessaires à sa fabrication deviennent moins perceptibles.

Dans Au Bonheur des Dames, Émile Zola décrit l'apparition d'un nouveau modèle commercial basé sur la mise en scène, l'abondance et la séduction. Le commerce, initialement lié à l'échange, devient progressivement un espace capable de capter le désir et d'influencer les comportements. Cette transformation participe à une redéfinition de l'acte d'achat, où le lien entre l'objet, son origine et son processus de fabrication s'estompe. La production est alors déplacée hors du regard quotidien, vers des lieux plus périphériques ou moins accessibles, tandis que le consommateur est davantage confronté à l'image de l'objet qu'aux conditions de sa réalisation.

Les écrits de Walter Benjamin permettent d'interroger cette évolution avec un regard critique. À travers son analyse des passages parisiens mais aussi des formes urbaines plus poreuses comme celles observées à Naples, il met en lumière des situations où commerce, circulation, production et vie quotidienne peuvent encore s'entrelacer. Ces réflexions ouvrent une autre manière d'envisager la ville marchande comme un lieu capable de faire coexister échange, travail, sociabilité et appropriation collective.

À Bruxelles, cette question prend une dimension particulière. L'évolution des formes commerciales s'accompagne d'une transformation des rez-de-chaussée commerciaux, d'une fragilisation de certaines activités artisanales et d'un éloignement progressif entre lieux de production, points de vente et espace public. Repenser la consommation implique alors d'interroger les cadres architecturaux et urbains dans lesquels elle s'inscrit mais aussi la manière dont l'architecture peut rendre visibles à nouveau les gestes, savoir-faire et lieux du faire.

Ce travail s'inscrit dans cette réflexion. Il cherche à comprendre comment la production artisanale peut retrouver une place dans la ville contemporaine non pas comme une activité isolée mais comme un élément capable d'animer l'espace urbain. La question posée est donc : comment faire coexister au sein d'un même lieu production, consommation et usages quotidiens tout en rendant visibles les liens entre objet, geste et ville ?

3 METHODOLOGIE

Ce travail s'est articulé en trois phases. La première a consisté à définir mon positionnement critique, qui s'est progressivement affiné à partir des écrits de Walter Benjamin, non pas comme un cadre théorique à appliquer mécaniquement, mais plutôt comme une source d'inspiration permettant de désigner précisément ce qui m'intéressait. Cette étape a permis de dépasser l'intérêt initial pour les centres commerciaux afin d'orienter la recherche vers des formes spatiales capables de rendre visibles les échanges, les savoir-faire et les pratiques collectives.

Dans un second temps, il a été nécessaire d'établir un état des connaissances spécifique à Bruxelles. Cette phase s'est construite à travers des lectures théoriques, historiques et critiques, mais aussi par une analyse du territoire bruxellois et de son évolution commerciale et productive. L'objectif était de comprendre comment les liens entre artisanat, commerce, rue et quartier ont évolué dans ce contexte particulier, ainsi que quelles conditions spatiales permettent aujourd'hui de réinscrire des activités productives au sein de la ville.

Cet état des connaissances a été enrichi par l'étude de plusieurs projets exemplaires situés à Bruxelles et ailleurs. Ces projets ont été sélectionnés car ils proposent chacun à leur manière une tentative d'intégration de l'artisanat dans la vie urbaine. Les projets bruxellois ont fait l'objet de visites afin d'en appréhender la réalité spatiale : organisation des lieux, circulations internes, seuils d'accès, espaces communs, relations avec le quartier et modalités d'ouverture au public. Ces visites ont été complétées par des échanges avec les personnes présentes sur place, notamment artisans et usagers, afin de mieux cerner leurs besoins, leurs pratiques quotidiennes, leurs contraintes ainsi que leurs modes d'appropriation des espaces.

Enfin, le troisième temps du travail correspond à une proposition personnelle développée à travers le projet dans un bâtiment vacant. La Manufacture Lamal devient alors un terrain d'expérimentation permettant de confronter les hypothèses issues de ma recherche. Le projet offre l'opportunité d'interroger spatialement la coexistence entre production, commerce et usages collectifs, tout en prenant en compte les qualités, contraintes et potentiels d'un site existant. À travers cette intervention, il s'agit ainsi de rendre à nouveau visible l'histoire productive du lieu, en la prolongeant et en la réactivant par de nouveaux usages capables de l'inscrire dans la vie contemporaine du quartier.

DEUXIEME PARTIE

Etude théorique



«La porosité résulte non seulement de l'indolence de l'artisan du Sud, mais surtout de la passion pour l'improvisation…»[1]

Figure 3: Passage du Rione Sanità, Naples

1 Benjamin, W. et Lacis, A. (1978). *Naples*. Reflections. New York, Harcourt Brace Jovanovich. p.4

1 Une inspiration amenant au changement de paradigme

1.1 Naples, un modèle urbain poreux et collectif

La ville de Naples se distingue par une certaine porosité. Ce concept désigne une condition urbaine où les espaces, les usages et les modes de vie s'entremêlent. Les frontières entre intérieur et extérieur, entre espace public et privé, restent fluctuantes et perméables.[1] Cette ville contraste avec les modèles urbains modernes basés sur la séparation fonctionnelle et une planification stricte.

Les bâtiments, réalisés en matériaux poreux comme le tuf, ne forment pas des structures immuables. Cours, escaliers, arcades et seuils deviennent des zones de transition où se croisent actions, regards et pratiques quotidiennes.[2] Les constructions supportent des usages multiples et simultanés, évoluant selon les besoins des habitants.

L'espace bâti se présente comme un cadre ouvert, capable d'accueillir des transformations constantes. Les lieux ne sont pas assignés à une fonction unique ou permanente ; ils restent disponibles pour divers usages selon le moment de la journée ou les nécessités collectives. Ces espaces intermédiaires organisent l'ensemble en facilitant transition, appropriation et rencontres.

La porosité napolitaine s'exprime aussi dans les modes de vie. La rue est à la fois un lieu de passage et une extension de l'habitat. On y travaille, échange, mange et vend. Les activités artisanales et commerciales sont visibles et intégrées au quotidien.[3] Ateliers, étals et commerces débordent sur l'espace public sans démarcation nette entre production, échange et sociabilité. Cette mise en avant des pratiques favorise une interaction directe entre habitants et passants.

Cette organisation contraste avec la ville moderne où les fonctions sont souvent cloisonnées. Naples apparaît comme une cité en perpétuelle évolution. Rien n'y est conçu pour durer sous une forme figée. Cette instabilité assumée permet improvisation et adaptation, faisant de la ville un espace vivant façonné par l'usage plutôt que par un plan rigide. Le temps ainsi que les pratiques quotidiennes participent à la construction de l'espace urbain.

On peut donc interpréter la porosité comme un principe urbain qui remet en question les logiques de séparation, fixation et contrôle. Elle révèle une coexistence entre différentes fonctions rendue possible grâce à des espaces non spécialisés ouverts à l'appropriation collective. La visibilité des activités ainsi que la superposition des usages peuvent constituer un principe structurant pour la ville avant que celle-ci ne soit transformée par le modèle moderne en espaces plus commerciaux et contrôlés.

1 Benjamin, W. et Lacis, A. (1978). *Naples*. Reflections. New York, Harcourt Brace Jovanovich
2 *Ibid.*
3 *Ibid.*



«Des deux côtés du passage, qui reçoit sa lumière d'en haut, s'alignent les magasins les plus élégants, de sorte qu'un tel passage est une ville, un monde en miniature.» [1]

Figure 4: Passage des panoramas, Paris

1 Benjamin, W. (1939). *Paris, capitale du XIXe siècle* . Das Passagen-Werk. Internet Archive. p. 4

1.2 Paris, l'émergence de la ville marchande

Les passages couverts parisiens représentent une étape essentielle dans l'évolution de l'urbanisme et de l'architecture commerciale au XIXe siècle. Leur apparition accompagne le développement du commerce des tissus, des magasins de nouveautés et des produits de luxe. Ils symbolisent ainsi un moment de transition dans la manière de parcourir, d'acheter et de percevoir la ville.

Pensées pour protéger les commerces et les piétons des intempéries, ces galeries allient une architecture élégante à des objectifs commerciaux. Elles se caractérisent par leur structure en enfilade, leur toiture en verre et leur ornementation soignée, créant un espace intermédiaire entre la rue et l'intérieur des boutiques. Le passage devient un lieu à la fois urbain et intérieur, où la ville semble se condenser dans un cadre plus lumineux, confortable et maîtrisé.[1]

Cette nouvelle forme urbaine transforme l'expérience de la promenade. Les vitrines attirent le regard et transforment les marchandises en objets désirables. Le flâneur incarne cette nouvelle relation à la ville. L'architecture des passages participe directement à cette mise en scène. Cette esthétique modifie le lien entre l'acheteur et l'objet. L'espace lui-même devient un objet d'admiration, où l'architecture sert à sublimer les produits exposés.

Les galeries accueillent également diverses activités telles que cafés, librairies, imprimeries, hôtels ou ateliers d'artisans, illustrant une porosité entre production, commerce et sociabilité. Cette mixité fonctionnelle reflète un type d'urbanisme où les frontières entre travail, loisir et consommation s'estompent.[2] Elles conservent ainsi une proximité avec la ville ordinaire tout en annonçant son intériorisation progressive.

C'est cette ambiguïté qui prépare le terrain pour l'évolution vers les grands magasins. Alors que les passages restent encore intégrés au tissu urbain, les grands magasins instaurent une centralisation plus marquée du commerce ainsi qu'une standardisation des pratiques d'achat. La logique d'une errance semi-contrôlée et d'une diversité d'usages cède peu à peu la place à un espace plus organisé, pensé pour orienter les déplacements et encourager la consommation.[3]

Les passages couverts révèlent ainsi le double visage de la modernité urbaine sous une forme brillante mais trompeuse. D'un côté, ils incarnent une modernité naissante faite de confort, lumière et nouveauté ; de l'autre, ils dévoilent le revers de la ville marchande liée à l'économie, à la technique et au capitalisme. La ville moderne devient progressivement prisonnière d'espaces conçus comme supports de mise en scène, de désir et de domination commerciale. Ce qui apparaît comme innovation n'est souvent qu'une répétition déguisée.[4]

1 Benjamin, W. (1939). *Paris, capitale du XIXe siècle* . Das Passagen-Werk. Internet Archive.
2 Lenoir, J. et Gribaudi, M. (2013). *Les passages ouverts. La modernité oubliée de Paris capitale* . Histoire urbaine.
3 Benjamin, W. (1939). *Paris, capitale du XIXe siècle* . Das Passagen-Werk. Internet Archive.
4 *Ibid.*



«L'authenticité d'une chose intègre tout ce qu'elle comporte de transmissible de par son origine, sa durée matérielle comme son témoignage historique.» [1]

Figure 5: Marché aux puces, Place du Jeu de Balles, Bruxelles

1 Benjamin, W. (1935). *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique.* Internet Archive. p. 5

1.3 La perte d'aura de l'objet

Dans la ville marchande contemporaine, cette transformation affecte également le statut des objets. La notion de perte de l'aura invite à réfléchir sur la manière dont la modernité modifie notre relation aux choses.

Cette évolution représente d'abord un progrès. Les techniques de reproduction permettent à une œuvre, une image ou un objet de quitter son lieu d'origine pour être diffusé dans divers contextes. Ce qui était auparavant rare, éloigné ou réservé à certaines conditions d'accès devient plus accessible. La reproductibilité contribue ainsi à une forme de démocratisation, en rendant des objets et des images disponibles pour un public plus large.[1]

Toutefois, cette accessibilité modifie la valeur même de l'objet. L'aura désigne la présence unique liée à son authenticité, son unicité et son inscription dans un temps et un lieu précis. Elle renvoie non seulement à une présence matérielle, mais aussi à une profondeur historique et symbolique que la copie ne peut entièrement transmettre.

Dans cette optique, l'objet ne se réduit pas à sa forme ou sa fonction. Il est aussi lié à son origine, aux conditions de sa fabrication et au moment où il a été créé. Quand l'objet devient reproductible, son existence singulière est remplacée par une existence en série. Il perd alors une part de sa présence située pour se définir davantage par sa capacité à circuler.[2]

Cette réflexion éclaire certaines dynamiques propres à la société de consommation. La production de masse rend les objets disponibles en grande quantité, mais elle favorise aussi leur standardisation. Les formes se répètent, les différences s'estompent et le lien avec le processus artisanal devient moins perceptible. L'objet apparaît moins comme le fruit d'un geste, d'une matière et d'un temps de fabrication que comme un produit immédiatement accessible.

L'expérience du consommateur s'en trouve également transformée. L'objet est principalement rencontré via son image, sa mise en scène et sa disponibilité. L'attention se déplace alors de l'objet lui-même vers les conditions de son accès. Il est choisi, acheté, utilisé puis remplacé rapidement. Cette relation encourage une consommation rapide où le renouvellement prime sur la durée, l'attachement ou la compréhension du processus créatif.

Ainsi, la ville marchande moderne révèle une tension fondamentale. Si la reproduction élargit l'accès aux objets et aux images, elle participe aussi à leur banalisation. En devenant reproductible et interchangeable, l'objet perd une part importante de sa singularité pour s'inscrire dans un système où circulation, exposition et consommation tendent à supplanter histoire, matière et processus de fabrication.

1 Benjamin, W. (1935). *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique.* Internet Archive

2 *Ibid.*



Figure 6: Galerie Saint-Hubert, Bruxelles

1.4 Synthèse des leçons tirées

Les écrits de Walter Benjamin m'ont aidé à développer un regard critique sur l'évolution des formes commerciales et leur influence dans la manière de concevoir la ville. Les exemples analysés révèlent une transformation progressive du lien entre production, échange, objet et vie collective.

La leçon principale que j'en retire concerne la place de la production dans l'espace urbain. Lorsqu'elle reste visible et intégrée au tissu urbain, elle favorise une certaine porosité. Elle ouvre les espaces à des usages multiples, crée des interactions entre habitants, passants et activités, et confère une présence tangible au geste, à la matière travaillée et au savoir-faire. La ville conserve alors une diversité qui dépasse la simple fonction commerciale.

En revanche, lorsque cette présence disparaît, les lieux tendent à devenir plus uniformes et prévisibles. Les formes commerciales modernes ont apporté confort, accessibilité et meilleure organisation, mais elles ont aussi contribué à déplacer certaines qualités urbaines. La proximité, la mixité d'usages ainsi que le lien direct entre l'objet et son processus de fabrication deviennent moins perceptibles.

Mon positionnement s'inscrit dans cette quête d'équilibre. Les modes de vie contemporains ont modifié les attentes et pratiques de consommation. Un retour à une forme ancienne de ville productive semble donc impossible. La question porte plutôt sur la manière de réinterpréter certaines qualités du passé dans un cadre urbain actuel capable d'associer production, commerce, accessibilité et vie collective.

Cette réflexion invite alors à porter le regard vers Bruxelles. Avant d'envisager une possible réintroduction de l'artisanat dans la ville contemporaine, il est important de comprendre plus précisément comment cette évolution s'est construite dans le contexte bruxellois. Comment l'artisanat s'est-il implanté en ville ? Comment les formes commerciales ont-elles peu à peu transformé le rapport entre rue, atelier, commerce et espace urbain ?

1.5 Posture poétique : de la main à la ville



Figure 7: Travail artisanal

Nous avons appris à observer les objets comme si elles surgissaient spontanément. Pourtant, **La main**, présente **dans la matière**, cherche une opportunité. Elle progresse à tâtons, perçoit la résistance et ajuste son propre mouvement avec soin. Elle **fait émerger** une forme. Dans ce dialogue subtil entre la peau et la surface naît **la pensée.** Le geste ouvre le monde à la réflexion.



Figure 8: Transmission du savoir-faire

Certains savoirs ne s'écrivent pas, ils se devinent dans **Le geste** et dans le regard qu'on lui porte. Cet apprentissage **transmet** patiemment **le savoir-faire à travers le corps**, par la répétition et l'expérience. On apprend en observant, en laissant d'abord le corps saisir avant l'esprit. Cette pratique se transmet **de main en main.** Elle inscrit l'expérience dans une continuité vivante, de génération en génération.



Figure 9: Travail artisanal la rue, Naples

Entre deux murs, sur un seuil étroit, des mains façonnent la matière. **Le geste** devient **perceptible** lorsqu'il se montre au regard. Il **crée la rencontre** et transforme la présence en relation **dans ces interstices.** Voir l'autre agir, c'est déjà partager une part de lui. Ces espaces intermédiaires deviennent alors des lieux habités, où se nouent des liens et où une communauté prend forme.



Figure 10: Marché, Naples

La société nous persuade que la richesse se mesure à ce que l'on possède. Pourtant, ce sont **Nos mains** qui **façonnent** ce qui nous entoure et donnent forme à notre quotidien. Quand elles deviennent visibles, **la ville** cesse d'être un simple décor pour devenir un lieu d'actions partagées où l'on produit et réfléchit ensemble. Elles redonnent du sens à notre manière d'habiter **et participent à construire le monde de demain.**

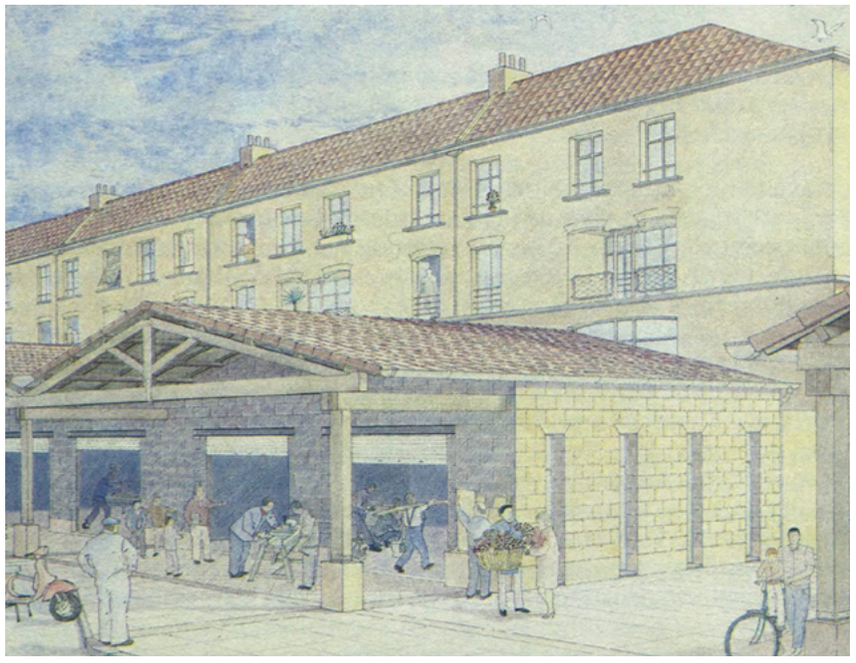


Figure 11: Le travail retrouve pignon sur rue

2 La place de l'artisanat dans l'évolution des formes commerciales bruxelloises

2.1 Le travail artisanal

Le travail artisanal désigne une activité de production, de transformation, de réparation ou de restauration d'objets, ainsi que la prestation de services. Il s'appuie sur des gestes manuels et un savoir-faire centré sur la qualité, la tradition, la création ou l'innovation. Cette activité ne se limite donc pas à la simple fabrication d'un objet fini, elle mobilise simultanément la main, l'expérience et l'intelligence du faire. Cette pratique s'inscrit dans un rythme particulier, marqué par une phase d'apprentissage, une attention constante à la qualité de l'exécution et une capacité d'adaptation aux situations rencontrées. Chaque matériau possède ses propres résistances, qualités et limites, ce qui demande des ajustements permanents. L'objet produit porte ainsi la trace de cette continuité entre élaboration, mise en œuvre et adaptation.[1]

Cette forme de production s'organise également autour de relations économiques et sociales spécifiques. Historiquement, les métiers artisanaux se développent souvent à partir de structures à petite échelle associant production, service, échange et relation directe avec la clientèle. Le travail indépendant renvoie non seulement à un statut professionnel mais aussi à une manière d'organiser l'activité autour de réseaux proches, de savoirs transmis, de ressources locales et parfois de formes familiales de coopération. L'ancrage local occupe alors une place essentielle. L'activité se déploie dans des ateliers, des cours, des rues ou encore des lieux partagés. Elle s'appuie sur des ressources proches, sur des réseaux coopératifs ainsi que sur les parcours quotidiens et les complémentarités entre métiers. Elle maintient une proximité entre lieu d'activité, lieu d'habitation et espace public tout en participant activement à la vie quotidienne du quartier.[2]

Cette présence laisse également sa marque dans la ville. Elle se lit dans les transformations du sol, dans la configuration des bâtiments, dans l'épaisseur des rez-de-chaussée ainsi que dans la structure des rues ou certaines formes de mixité urbaine. Le travail artisanal apparaît ainsi comme une forme de production urbaine qui crée des objets tout en transformant les lieux où il s'exerce. [3]

Cette dimension urbaine se manifeste aussi à travers les formes d'échange associées au travail artisanal. La commande directe auprès d'artisans locaux, la vente régulière ou occasionnelle, la réparation et l'exposition publique d'objets artisanaux contribuent à inscrire cette activité dans l'espace public. Le lien entre production artisanale, activité commerciale et visibilité urbaine permet alors d'aborder l'évolution des formes commerciales bruxelloises où la présence artisanale évolue progressivement au contact de nouveaux dispositifs marchands.

---

1 Declève M. (2022). *L'œuvre artisanale dans l'espace urbain : atlas bruxellois de la communalité.* Genève : MétisPresses.

2 Heyrman, P. (2020). Le travail indépendant dans le petit commerce et l'artisanat, 1830-1930. Revue du Nord.

3 Declève M. (2022). *L'œuvre artisanale dans l'espace urbain : atlas bruxellois de la communalité.* Genève : MétisPresses.

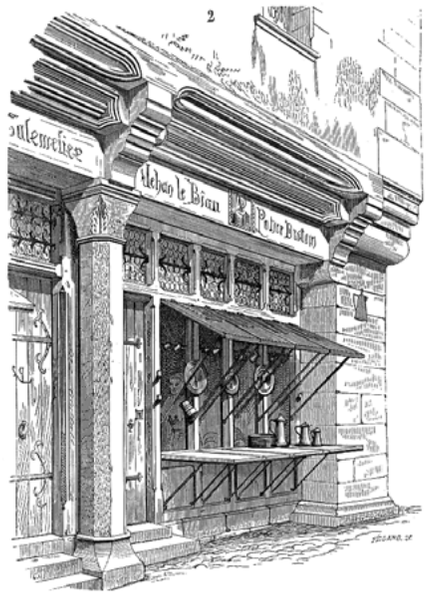


Figure 12: Boutique médiévale Dol Bretagne

2.2 Évolution des formes commerciales bruxelloises en lien avec l'espace urbain : de la rue à l'îlot introverti

2.2.1 La ville artisanale

Au Moyen Âge, le commerce de détail prend d'abord place dans une ville structurée par une activité de transit, «le portus», qui permet l'exportation des produits des régions environnantes et favorise la constitution d'un réseau d'échanges. La ville se développe autour d'axes majeurs, notamment le Steenweg, qui concentrent à la fois les circulations, les flux marchands et les activités économiques. Dans ce contexte, le commerce se déploie directement dans l'espace public. Les rues, les places et les abords des points d'eau constituent les principaux supports des échanges.[1]

Dans un premier temps, le marché ouvert constitue la forme dominante de cet espace commercial, avec la vente de produits confectionnés ailleurs, tandis que les activités commerciales et artisanales secondaires s'implantent dans les rues adjacentes. Chaque place accueille des marchés organisés par type de marchandises, faisant notamment de la Grand-Place un centre urbain majeur des échanges. Leur fonctionnement est encadré par l'autorité souveraine, qui en contrôle l'organisation, en prélève les taxes et en garantit le bon déroulement. Par la suite, les halles participent également à cette structuration en centralisant le commerce dans un bâtiment organisé, couvert et ouvert, dont les colonnes et les verrières assurent la lumière naturelle et la ventilation.

Dans le même contexte, les boutiques artisanales se développent comme des lieux de vente de produits fabriqués par les artisans eux-mêmes, et conservent un lien étroit avec l'espace public. L'ouvroir permet d'exposer et de vendre sans séparation nette entre production et commerce. La façade de l'atelier est fermée par deux panneaux de bois, l'un servant d'auvent, l'autre de comptoir. L'artisan travaille à l'intérieur, mais la transaction se déroule à l'extérieur, sans que le client n'entre dans le local.[2] L'échange demeure donc profondément inscrit dans la sphère collective. À ce stade, l'artisanat, l'activité marchande et l'espace public forment un système indissociable. La rue est à la fois un lieu de production, de vente et de sociabilité, formant un espace de transition indéfini entre le public et le privé.

L'artisanat constitue l'un des piliers de l'organisation urbaine. Les métiers s'organisent dans l'espace en fonction des ressources disponibles, des circuits de distribution et des besoins liés à la transformation des produits. Autour de l'abattage s'organise toute une chaîne d'activités, allant des bouchers aux métiers du cuir. Ces métiers s'implantent selon une logique à la fois productive et commerciale.[3] La proximité entre ces différentes fonctions contribue au bon fonctionnement de la ville, en permettant de répondre efficacement aux besoins quotidiens des habitants. Ainsi, l'artisan fabrique, transforme et vend son produit au sein du même tissu productif, et contribue activement à la structure économique et spatiale de la ville.

---

1 La Fonderie. (2020). *Le commerce à Bruxelles : étals, bazars et lèche-vitrine.* Parcours de La Fonderie.

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*

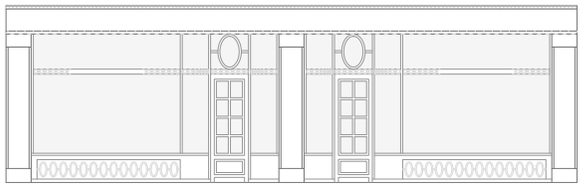


Figure 13: Façade de la devanture commerciale de style Art nouveau, Bruxelles

2.2.2 La boutique-atelier

À partir du XVe siècle, une transformation progressive s'amorce en raison de l'augmentation de la quantité et de la diversité des produits, ainsi que de l'amélioration des conditions d'échange. La vente se déplace peu à peu de la rue vers un espace intérieur. Le magasin commence à se définir comme un espace distinct, organisé pour accueillir les marchandises et les clients.

L'artisanat reste toutefois présent dans l'espace urbain, puisque la boutique reste liée à l'atelier et conserve la trace d'une économie fondée sur le savoir-faire et la fabrication locale. Cette organisation progressive dans des espaces distincts permet alors de désencombrer la rue, d'améliorer les déplacements, de réduire les déchets et d'en faciliter le contrôle. La rue conserve sa fonction de circulation, de passage et de mise en relation.[1] À travers le commerce, l'activité artisanale entre en contact avec l'espace public, devenant visible, accessible et inscrite dans les parcours urbains. Le piéton longe les façades, repère les enseignes, observe les ouvertures et découvre les marchandises dans une continuité urbaine.

Ce mouvement s'accentue fortement au XIXe siècle avec l'évolution des devantures commerciales passant d'une enseigne à une vitrine. Les premières vitrines conservent une forme modeste et s'inscrivent dans des façades peu différenciées. Au fil du temps, l'apparence du commerce devient un instrument destiné à attirer le regard du passant par son architecture et sa décoration. Ce changement est rendu possible grâce au développement du verre plat de grande dimension et aux progrès du travail du fer. Mais il s'accompagne surtout de l'installation des trottoirs, d'abord apparus dans les quartiers aisés, qui instaurent un nouveau rapport visuel entre le promeneur et la vitrine. Les étals qui débordaient sur la voirie gênent désormais la circulation et sont progressivement supprimés ou taxés. Les commerçants sont obligés de s'adapter et donc de modifier leurs pratiques de vente.
Dans ce contexte apparaît le lèche-vitrine, rendu possible par des conditions de circulation plus sécurisées. L'étalage permet d'exposer les marchandises et de capter l'attention du chaland. L'objectif est d'interrompre un parcours, de provoquer un arrêt et d'inviter à entrer pour transformer le passant en client. Par la suite, les vitrines s'élargissent et se perfectionnent. Les façades se décorent davantage et les entrées se mettent en retrait, où le passant se trouve momentanément isolé de la foule.La transparence maximale est recherchée pour montrer l'ampleur du choix et laisser le regard pénétrer jusqu'au fond du magasin. Peu à peu, la logique de l'abondance cède la place à celle de la sélection.[2]

La rue n'est plus le lieu direct de la vente, mais elle demeure le lieu décisif de la circulation, du regard et de l'approche du commerce. L'artisanat subsiste ainsi dans la boutique-atelier, tandis que le commerce devient progressivement plus autonome sans rompre le lien essentiel avec l'espace urbain. Ces évolutions successives ont marqué le début d'une séparation entre la production et la vente.

---

1 La Fonderie. (2020). *Le commerce à Bruxelles : étals, bazars et lèche-vitrine*. Parcours de La Fonderie.

2 *Ibid.*



Figure 14: Façade de la Galerie Saint-Hubert, Bruxelles

2.2.3 Le passage couvert

Au XIXe siècle, dans un contexte marqué par l'industrialisation, la croissance démographique et l'élévation du niveau de vie, apparaissent les galeries couvertes. Conçues comme des passages piétonniers reliant plusieurs rues, elles sont bordées de boutiques de tailles identiques, éclairées par des verrières et ornées de matériaux nobles tels que le marbre. Elles permettent de circuler à l'abri des intempéries et offrent un environnement plus confortable, afin de mettre en valeur les vitrines.

Les galeries remplissent une triple fonction. Elles sont à la fois voie de communication, espace commercial et lieu de promenade. Elles accueillent également des cafés, des restaurants, des théâtres et parfois des logements, conservant une certaine mixité d'usages essentielle pour l'animation du lieu. Toutefois, cette mixité s'inscrit désormais dans un cadre privé. Au départ, les galeries relèvent d'initiatives privées et imposent des loyers élevés. Elles accueillent des commerces sélectionnés, proposant des produits de qualité artisanale à une clientèle bourgeoise. Ces nouvelles formes commerciales constituent un espace intermédiaire entre public et privé, sous une forme couverte, ordonnée et maîtrisée.[1]

À Bruxelles, la première grande galerie est celle des Galeries royales Saint-Hubert, inaugurées en 1847 et réalisées par Jean-Pierre Cluysenaar. Le projet émane d'abord d'une initiative commerciale. Il prend cependant véritablement forme lorsqu'il s'inscrit dans des objectifs urbains plus larges, en devenant un monument d'intérêt public. Il s'agit alors de désengorger certaines rues, d'améliorer la circulation, d'embellir le centre-ville et d'affirmer le statut de Bruxelles comme capitale moderne. Les galeries marquent ainsi un tournant majeur dans l'évolution du commerce urbain. Destinées principalement à une classe aisée, elles introduisent aussi une forme d'inégalité d'accès, liée aux prix, aux usages et aux codes sociaux du lieu.[2]

Aujourd'hui, ces espaces ont évolué mais l'artisanat perdure à travers certains commerces spécialisés, par la vente d'objets liés à une qualité spécifique. Toutefois, cette présence ne prend plus la même forme qu'auparavant. Le travail artisanal est déplacé vers un espace intériorisé, plus sélectif et plus scénographié. Il s'inscrit dans une logique commerciale plus autonome, intégrée à une architecture conçue pour la déambulation, la distinction sociale et la mise en valeur des marchandises. La galerie prolonge également certains usages de l'espace public tout en les soumettant à un contrôle informel, sélectif et orienté vers la consommation.

L'artisanat n'est donc plus au centre de l'organisation urbaine comme dans la ville artisanale, mais il demeure une présence importante de ces espaces. Il se mêle au commerce, à la promenade, aux loisirs et à la sociabilité, dans une forme plus discrète mais plus qualitative. Intégré à un dispositif où l'activité marchande organise davantage la ville que le métier lui-même, il conserve néanmoins une place perceptible et valorisée au cœur de l'espace urbain.

---

1 La Fonderie. (2020). *Le commerce à Bruxelles : étals, bazars et lèche-vitrine.* Parcours de La Fonderie.

2 *Ibid.*

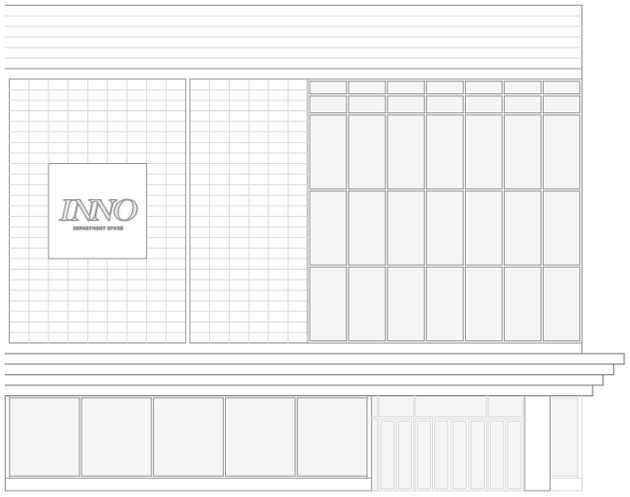


Figure 15: Façade de l'Innovation Rue Neuve, Bruxelles

2.2.4 Le grand magasin

Au XIXe siècle, le commerce connaît une mutation radicale. La révolution industrielle favorise l'essor de nouvelles formes d'entreprises commerciales, qui dépassent progressivement le modèle du magasin spécialisé et conduisent à l'apparition des magasins de nouveautés, puis des grands magasins.
Le magasin de nouveautés offre une gamme variée, constamment renouvelée. Il introduit des principes innovants. L'accès est libre, les prix sont fixes, le marchandage disparaît, et l'échange ou le remboursement devient possible. Par la suite, les grands magasins prolongent cette logique jusqu'à son aboutissement. Ils se développent le long des grands boulevards centraux et des axes commerciaux, tirant parti de vastes emprises foncières et de la proximité des transports.[1]

Un exemple emblématique est le grand magasin «A l'Innovation», fondé en 1897, qui incarne pleinement l'essor du commerce moderne dans la capitale. Ces établissements proposent une large diversité de produits et mettent en œuvre des stratégies novatrices reposant sur la publicité, les catalogues, la livraison à domicile, les événements promotionnels ainsi que les services complémentaires. Le grand magasin accompagne ainsi l'émergence de la société de consommation de masse. L'objectif est d'attirer un maximum de clients en créant une atmosphère propice à faire du shopping un moment de détente, de distinction sociale et d'échange. La production industrielle permet d'améliorer le niveau de vie en répondant aux besoins à des prix abordables.
L'architecture devient alors davantage un outil commercial. Les bâtiments sont imposants, dotés de vastes vitrines, d'entrées bien visibles et de grandes salles intérieures réparties sur plusieurs niveaux. Leur structure repose sur des poteaux afin que le client puisse visualiser l'ensemble du magasin d'un seul regard. Le décor est pensé pour produire un effet psychologique favorable au consommateur et transformer l'achat en une véritable expérience. L'acte d'achat cesse d'être un simple échange pour devenir une mise en scène élaborée. Dans ce contexte, la consommation devient aussi un vecteur symbolique d'accès à la modernité et au luxe. L'identité sociale se construit alors à travers les objets acquis, tandis que la consommation s'inscrit dans un imaginaire d'abondance, de nouveauté et de désir.[2]

Dans ce nouveau modèle, l'activité marchande s'autonomise pleinement par rapport à l'artisanat. La production disparaît du lieu de vente et du passage. La fabrication est reléguée hors du champ perceptible. Ce qui organise désormais le centre-ville est la marchandise mise en spectacle et la capacité du magasin à attirer et retenir les flux. L'objet lui-même change de statut. Il n'apparaît plus comme le résultat d'un travail identifiable, mais comme une marchandise abstraite, détachée de son origine. Sans disparaître totalement, l'artisant cesse d'organiser les échanges. Les espaces de vente ne se définissent plus par leur lien à la fabrication, mais par leur capacité à susciter le désir. Ce glissement marque une étape cruciale dans l'effacement progressif de l'espace public productif.

---

1 La Fonderie. (2020). *Le commerce à Bruxelles : étals, bazars et lèche-vitrine*. Parcours de La Fonderie.

2 *Ibid.*

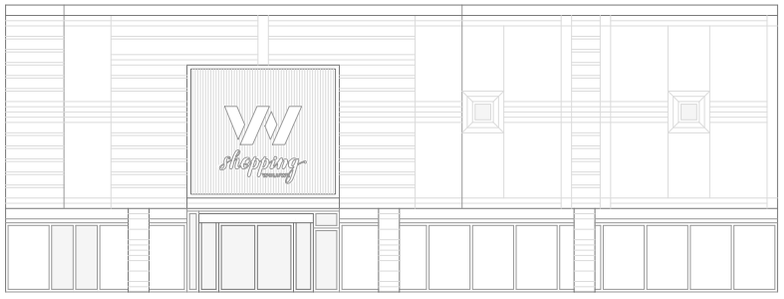


Figure 16: Façade du Woluwe Shopping Center, Bruxelles

2.2.5 Le centre commercial

Au cours du XXe siècle, les grands magasins situés en centre-ville rencontrent de nouvelles difficultés. La généralisation de la motorisation, les travaux liés au métro ainsi que le déplacement d'une partie de la population vers la périphérie modifient à nouveau les dynamiques économiques. Les centres commerciaux émergent alors comme une nouvelle forme dominante du commerce. Installés en périphérie, ces ensembles permettent la construction de grandes surfaces comprenant des boutiques de tailles variées, l'aménagement d'importants parkings et un accès direct au métro. Ces espaces intègrent le confort nécessaire pour faciliter l'accès des clients et prolonger leur temps de présence. Ils regroupent commerces, services et loisirs dans un espace semi-fermé organisé autour d'une passage intérieure sur plusieurs niveaux, desservis par des escalators. La circulation est conçue comme un parcours continu et vertical, afin d'exposer le visiteur à l'ensemble des vitrines. Leur structure fonctionnelle permet la création de vastes volumes ouverts facilitant les déplacements. La lumière provient soit de grandes verrières soit d'un éclairage artificiel.[1]

Le Shopping Center Woluwe, inauguré en 1968, figure parmi les premiers centres commerciaux de ce type à Bruxelles. Au centre-ville de Bruxelles, City 2, construit à partir de 1978, transpose ce modèle dans un tissu urbain plus dense. L'architecture de ces complexes vise donc à rationaliser l'expérience du consommateur en optimisant les parcours, la visibilité des enseignes ainsi que l'orientation dans l'espace. Cette rationalisation s'accompagne toutefois d'une certaine déconnexion avec la ville environnante, puisque le centre commercial ne prolonge plus la rue ou le quartier et fonctionne comme un volume autonome, dont les espaces de stockage occupent souvent les façades.[2]

Ces complexes amplifient les logiques déjà présentes dans le grand magasin. Ils ne se contentent plus seulement de concentrer l'offre commerciale mais organisent un environnement global fermé et maîtrisé où l'acte d'achat s'articule avec des pratiques récréatives, des promenades et une consommation prolongée. Cette autonomie se manifeste également par une forte homogénéité architecturale et fonctionnelle. Les centres commerciaux sont des lieux reproductibles indépendamment des environnements locaux où ils s'implantent. Leur organisation tend à effacer les singularités urbaines, sociales et culturelles au profit d'un cadre générique où l'expérience spatiale devient répétitive et décontextualisée. En ce sens, ils peuvent être rapprochés du concept de non-lieux, c'est-à-dire des espaces où les usages sont standardisés et où le lien au contexte est affaibli.[3]

À ce stade, le centre commercial repose sur une logique consumériste détachée du fonctionnement traditionnel de la ville. Ce qui caractérisait autrefois la ville artisanale, à savoir la proximité entre marché, atelier, boutique et rue, disparaît entièrement au profit d'une consommation déconnectée. Quant à l'artisanat qui subsiste encore, il se situe désormais en marge de ces dispositifs.

---

1 La Fonderie. (2020). *Le commerce à Bruxelles : étals, bazars et lèche-vitrine.* Parcours de La Fonderie.

2 *Ibid.*

3 Ledent G. (2017). *L'espace public pris en otage ?.* A+ Architecture in Belgium, n° 269



Figure 18 : Woluwe Schopping Center, Bruxelles

2.2.6 La ville marchande

L'évolution des formes commerciales peut ainsi être perçue comme un processus d'introversion progressive de l'espace commercial.[1] Il ne s'agit plus simplement d'un déplacement des lieux de consommation, mais d'une transformation plus profonde du lien entre commerce, ville et espace public. Les dispositifs commerciaux actuels tendent à fonctionner selon une logique autonome, où l'accessibilité apparente dissimule souvent un encadrement précis des usages. Ces espaces restent ouverts au public, mais ils sont régis par des logiques privées, marchandes et sécurisées. La liberté d'usage, de présence et d'expression n'y occupe donc plus la même place que dans l'espace public urbain.

Cette transformation se manifeste aussi dans le centre-ville bruxellois, où certaines rues commerçantes tendent à adopter un modèle plus standardisé. La prédominance des grandes enseignes, le déclin de certaines formes de commerce indépendant et la concentration des pratiques autour de l'achat contribuent à une réduction de la diversité urbaine. La ville reste fréquentée, mais cette fréquentation dépend davantage des rythmes commerciaux que d'une véritable mixité d'usages. Même lorsque certains projets, comme le Docks, cherchent à se présenter comme des fragments de ville, en reprenant les codes de l'espace urbain, tels que les rues intérieures, les places et les lieux de rencontre, leur organisation demeure largement structurée par une logique interne essentiellement marchande.[2]

Cette évolution marque un écart avec certaines formes commerciales plus anciennes, telles que les galeries du XIXe siècle, qui conservaient malgré leur statut privé un lien plus direct avec la promenade, la traversée et la sociabilité urbaine. Aujourd'hui, le commerce continue d'occuper une place centrale dans la ville, mais il semble moins lié à une relation fine avec le tissu urbain qu'à une logique de rentabilité et d'attractivité.

Dans ce contexte, l'artisanat devient de moins en moins visible dans les formes dominantes de la ville commerçante. Ce n'est donc pas seulement une activité qui disparaît, mais aussi une manière d'habiter et de pratiquer la ville. La ville contemporaine donne encore l'image d'un espace commun, mais celui-ci est de plus en plus organisé, standardisé et contrôlé, au risque de perdre une partie de sa capacité d'appropriation collective.

---

1 Ledent G. (2017). *L'espace public pris en otage ?*. A+ Architecture in Belgium, n° 269

2 *Ibid.*

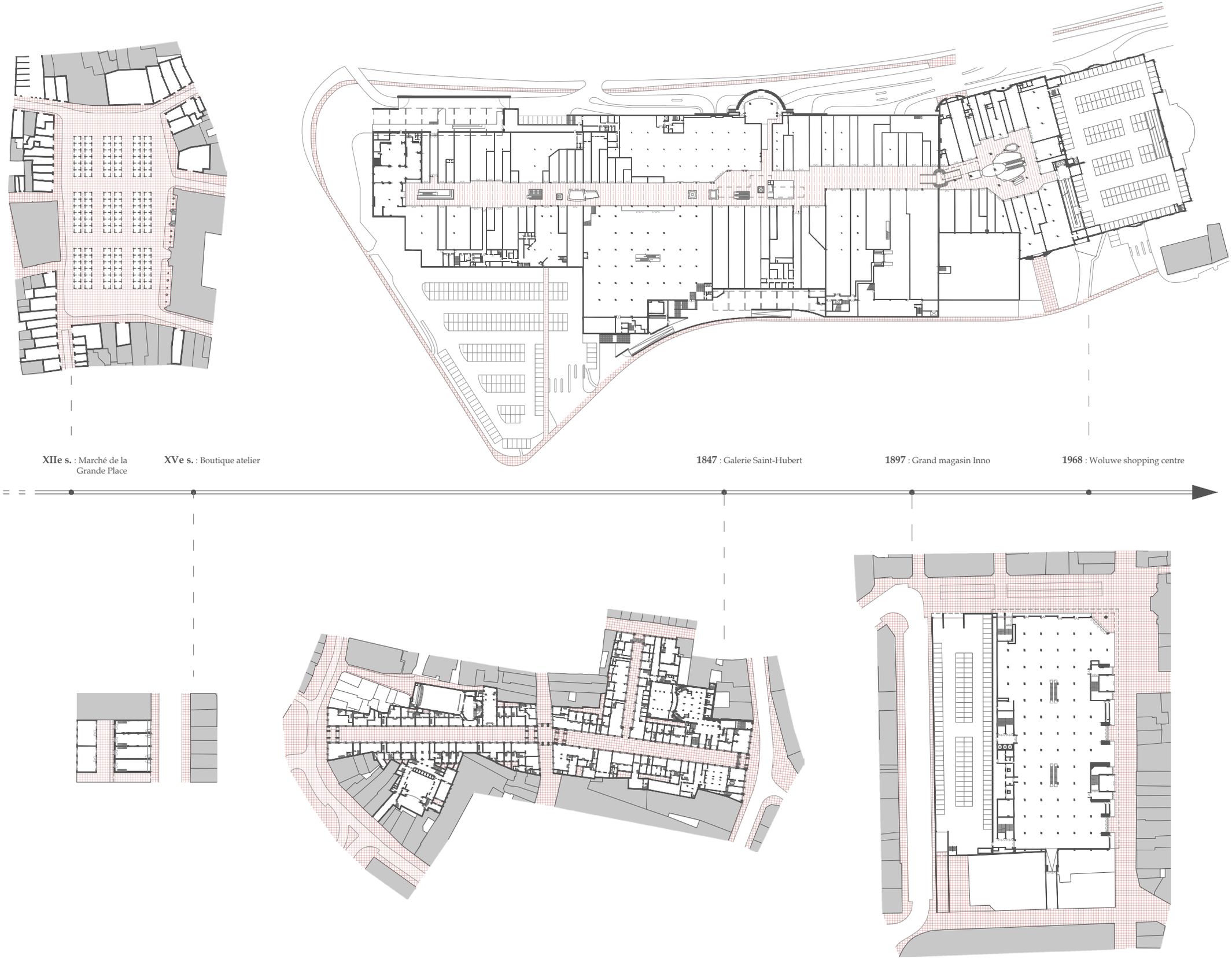


Figure 17: Catalogue de l'évolution des formes commerciales en lien avec l'espace urbain à Bruxelles

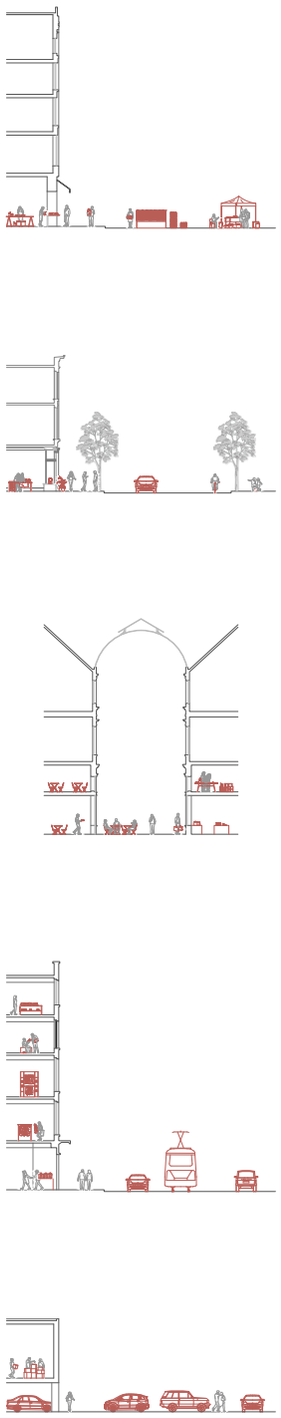


Figure 19: De la rue à l'îlot introverti

2.3 Synthèse des leçons tirées

À travers l'évolution des formes commerciales, ce qui ressort avant tout est l'importance des espaces de transition. Ce ne sont pas uniquement les lieux de vente qui retiennent mon attention, mais aussi les espaces situés entre la ville et l'intérieur, entre le passage et l'arrêt, entre l'espace public et privé.
Ces zones intermédiaires permettent d'instaurer une relation plus fluide entre l'activité commerciale et la ville. Elles rendent les pratiques visibles, incitent à ralentir et peuvent favoriser les rencontres. Elles offrent également la possibilité de prolonger une activité vers l'extérieur, sans rompre totalement le lien avec l'espace public.

La rue

La rue est un espace ouvert, collectif et flexible. Elle peut accueillir divers usages sans être complètement définie à l'avance. L'espace de transition s'y manifeste lorsque certaines pratiques investissent ponctuellement l'espace public. Cette occupation peut se faire avec des dispositifs simples, comme un étal, une table ou du mobilier temporaire. Ces éléments transforment momentanément un espace de passage en lieu d'exposition, d'échange ou de rencontre. La rue devient ainsi un support adaptable qui peut évoluer selon les usages tout en conservant son caractère public et collectif.

Le seuil

Le seuil marque le passage entre la rue et l'intérieur. Il ne constitue pas seulement une limite, mais un espace intermédiaire qui accompagne l'entrée. Il peut prendre la forme d'une marche, d'un retrait, d'une entrée légèrement en creux, d'un changement de sol ou encore d'une vitrine. Ces éléments apportent de la profondeur à la façade et rendent la transition plus progressive. Le seuil permet donc de relier dehors et dedans. Il rend visible l'activité depuis la rue et peut devenir un lieu où s'arrêter, observer ou s'approprier ponctuellement.

La galerie

La galerie transforme le passage en un espace couvert, continu et plus confortable. Elle se situe entre la rue et l'intérieur, entre circulation et lieu de pause. Elle invite à ralentir, à observer et à flâner. Le rythme des façades, des vitrines et de la structure accompagne le parcours en donnant une continuité à cet espace. La galerie montre ainsi que le passage peut devenir un véritable lieu habité où se superposent circulation, rencontre, observation et activité commerciale dans un même espace intermédiaire.

Ces trois figures illustrent que l'espace de transition ne remplit pas une fonction unique : la rue offre une forme d'ouverture et d'adaptabilité ; le seuil instaure une relation progressive entre dehors et dedans ; la galerie crée un passage habitable, protégé et continu. Ensemble, elles démontrent que la transition peut devenir un véritable outil de projet capable de rendre une activité visible, accessible et connectée à la ville.

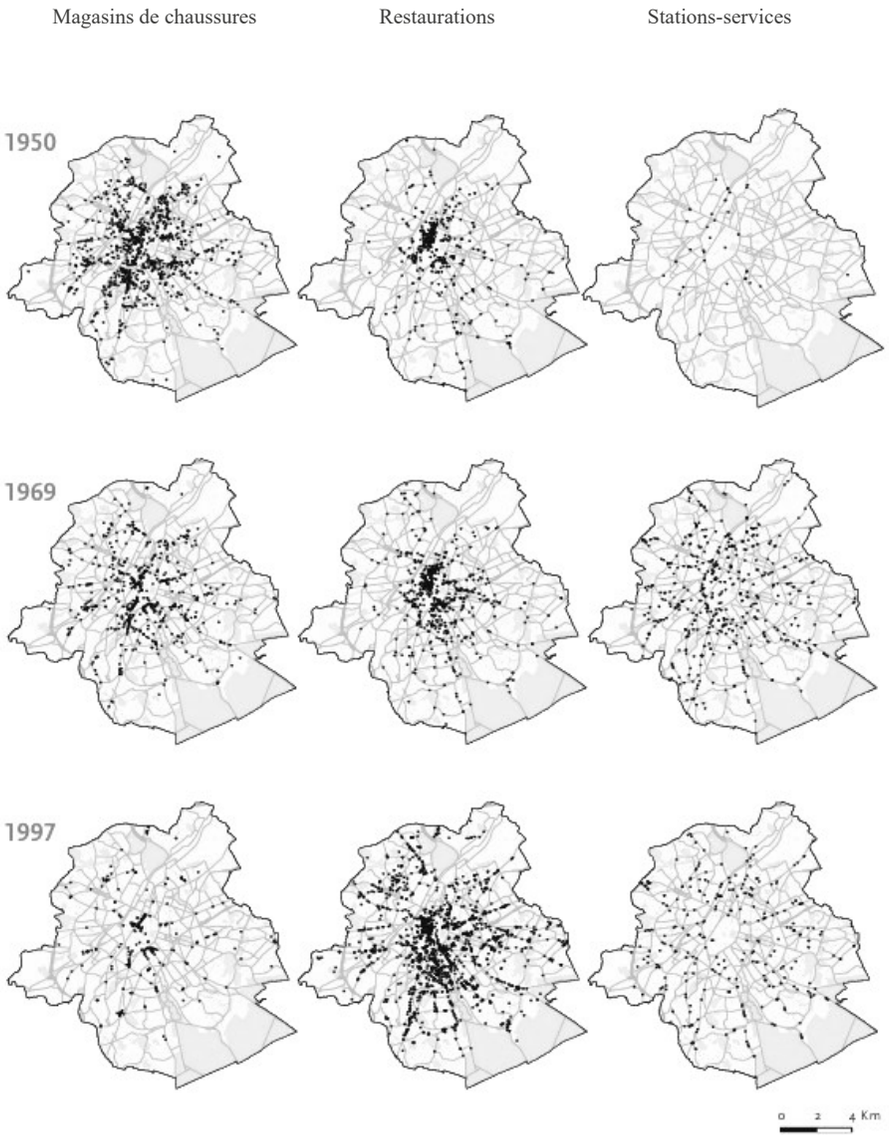


Figure 20: Evolution de localisation par type de commerce à Bruxelles

3 Réappropriation de l'espace urbain à Bruxelles

3.1 Marginalisation de la production dans l'espace urbain bruxellois

Les transformations du commerce de détail à Bruxelles s'expliquent par l'évolution de la ville marchande, mais aussi par des changements plus larges dans les modes de vie et dans l'organisation urbaine. La montée de la grande distribution, l'usage croissant de la voiture, l'évolution des horaires de travail et la modification des habitudes de consommation ont peu à peu modifié la manière dont les habitants fréquentent les commerces.
Cette évolution se reflète également dans la transformation des types de commerces présents en ville : certains commerces spécialisés, comme ceux de chaussures, diminuent fortement à Bruxelles entre 1950 et 1997, tout en se concentrant davantage dans les principaux noyaux commerciaux, tandis que la restauration et les stations-service connaissent une croissance marquée. [1]

Ces changements ont fragilisé les commerces de proximité. Lorsque les achats se tournent vers des formats plus grands, plus accessibles en voiture ou plus concentrés, les petites structures perdent une partie de leur clientèle locale et quotidienne. Le commerce dépend alors davantage des logiques liées aux déplacements, à l'attractivité et à la rentabilité qu'à un ancrage dans le quartier.
Cela affecte les espaces de façon inégale. Les grands axes et pôles commerciaux les plus fréquentés restent attractifs, tandis que les rues secondaires et espaces moins visibles deviennent plus vulnérables. Cette disparité renforce la concentration commerciale dans certains lieux et complique le maintien d'activités indépendantes ou spécialisées dans des quartiers plus ordinaires.[2]
L'artisanat est particulièrement touché par cette situation car il répond à des besoins spécifiques. Il nécessite souvent des surfaces flexibles capables d'accueillir à la fois vente, fabrication, stockage, réparation ou transmission d'un savoir-faire. Ces besoins deviennent plus difficiles à satisfaire lorsque les loyers augmentent, que les rez-de-chaussée sont davantage valorisés pour des fonctions commerciales standardisées et que l'espace disponible se réduit.

La marginalisation de l'artisanat apparaît donc comme le résultat d'une combinaison de pressions multiples. Elle découle à la fois de la domination croissante de la ville marchande et des transformations économiques, sociales et spatiales qui modifient les conditions d'existence des petites activités en milieu urbain.

1 Observatoire du commerce. (2007). *L'évolution du commerce de détail à Bruxelles.*
2 *Ibid.*

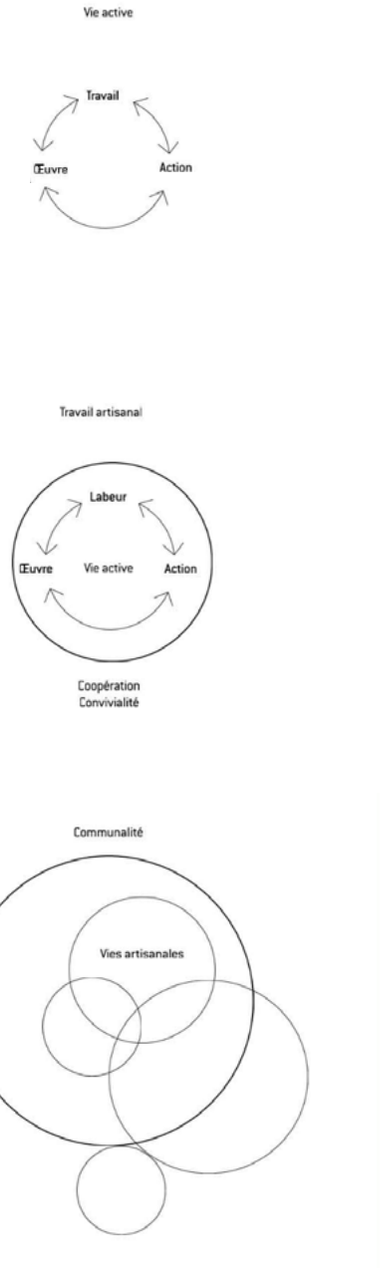


Figure 21 : Diagramme de la vie active, travail, artisanal et communalité

3.2 Vers une ville productive

3.2.1 La ville productive à Bruxelles

À Bruxelles, la notion de ville productive désigne une manière de réintégrer dans le tissu urbain les activités liées à la fabrication, à la transformation, à la réparation, à la logistique, à l'artisanat ainsi qu'à l'économie circulaire. Elle considère la production comme une fonction urbaine essentielle, au même titre que le logement, le commerce ou les équipements. Cette approche invite à penser la ville en fonction de ses besoins concrets, mais aussi en tenant compte des lieux capables d'accueillir le travail, les matières et les flux.[1]

Cette réflexion s'appuie sur un héritage encore visible dans le territoire bruxellois. Les anciens espaces industriels, les zones autour du canal, les infrastructures logistiques, les ateliers et entrepôts constituent une base existante pour maintenir une économie productive en milieu urbain. Ces espaces ont une valeur urbaine car ils hébergent des activités qui contribuent au fonctionnement quotidien de la Région. Ils représentent donc une ressource à préserver et à adapter plutôt qu'un simple foncier disponible.

Depuis plusieurs années, Bruxelles met en place des mécanismes visant à conserver une place pour les activités productives dans des secteurs en mutation. Certains cadres réglementaires imposent ou encouragent l'intégration de surfaces économiques dans des projets mixtes. D'autres initiatives soutiennent la réaffectation d'anciens sites industriels et la création d'espaces adaptés aux entreprises. Ces actions démontrent que la ville productive repose sur une organisation volontaire de l'espace capable d'associer habitat, emploi, activités économiques et équipements.

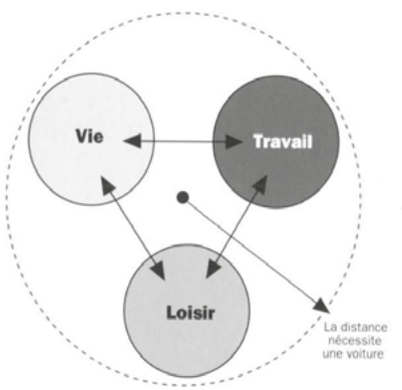
L'intérêt de cette orientation est également économique et social. Les activités productives permettent de diversifier les emplois présents en ville et de préserver des métiers liés au faire, à la technique et aux matériaux. Elles participent aussi à une économie plus locale en rapprochant certains lieux de production, réparation, transformation et consommation. Dans une Région dense comme Bruxelles, cette proximité peut favoriser des circuits courts, des services de quartier et des formes d'économie circulaire.[2]

Enfin, la ville productive nécessite une attention particulière portée à la configuration des lieux. Ces activités ont besoin d'espaces adaptés aux machines, aux livraisons, au stockage ainsi qu'aux hauteurs utiles et aux évolutions des entreprises. Elles requièrent aussi une bonne intégration avec le quartier afin de gérer accès, flux et usages voisins. La question porte donc sur les conditions spatiales permettant à ces activités de rester en ville tout en fonctionnant correctement.

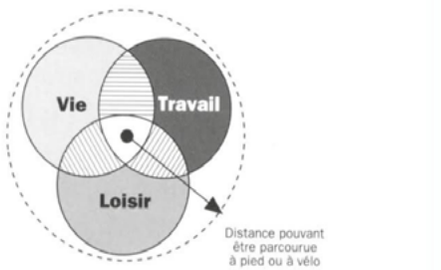
---

1 Architecture Workroom Brussels. (2016). *A Good City Has Industry*. Guide de visite de l'exposition présentée au BOZAR, Bruxelles.

2 D'Assenza-David, H. (2021). Bruxelles : une ville productive et résidentielle. Plan Urbanisme Construction Architecture.



L'éclatement des zones d'activités entraîne une dépendance à la voiture privée



Les pôles compacts réduisent les déplacements et permettent de circuler à pied ou à vélo.

Figure 22 : Réduction des besoinsde déplacements permise par la création de pôles mixtes et compacts

3.2.2 Constats et pistes de solution

Le diagnostic bruxellois met d'abord en lumière la diversité des activités productives. Celles-ci englobent l'artisanat, les secteurs industriels, manufacturiers, technologiques, ainsi que les services matériels et l'entreposage. Cette variété incite à ne pas adopter une réponse unique. Certaines activités nécessitent de vastes espaces et une bonne connexion aux infrastructures, tandis que d'autres peuvent s'intégrer dans des quartiers mixtes sous forme de petits ateliers, de lieux de réparation ou de services de proximité.

Un second constat porte sur la diminution des surfaces productives. Une part importante des espaces dédiés à ces activités a été remplacée par d'autres usages, principalement le logement et les équipements. Cette évolution souligne l'importance de préserver les espaces encore adaptés à la production et confirme aussi le besoin de réserver des lieux pour les activités liées aux matières, aux flux et aux services urbains.
Pourtant, Bruxelles conserve un potentiel significatif. La Région dispose encore de plusieurs millions de mètres carrés de locaux industriels, constituant une base pour soutenir l'économie productive, accueillir les entreprises existantes et favoriser le développement de nouvelles filières. La première piste consiste donc à mieux connaître ces espaces, en identifiant leurs qualités, leurs limites et leurs possibilités d'évolution.[1]

Les petites et moyennes entreprises rencontrent également des difficultés pour trouver des locaux disponibles, abordables, modernes et bien équipés. Cette situation freine leur capacité à se développer dans la Région. Une solution serait alors d'aménager des espaces adaptés aux bons endroits, avec des coûts maîtrisés, un accès pratique et une organisation répondant réellement aux besoins des entreprises.
Le regroupement d'activités productives constitue une autre piste intéressante : lorsque des entreprises proches par leur métier s'installent dans un même secteur, elles peuvent partager des ressources, collaborer avec des sous-traitants voisins et créer des complémentarités. Cette approche permet de renforcer certains pôles économiques et d'améliorer l'efficacité de la production en ville.
La cohabitation avec les quartiers nécessite une organisation précise : certaines activités génèrent des nuisances liées au bruit, aux horaires ou aux flux de livraisons ; d'autres apportent au contraire services utiles et dynamisme au quotidien. Cette distinction invite à organiser plusieurs niveaux d'intégration : les activités les plus lourdes peuvent être localisées dans des secteurs appropriés tandis que les petites activités productives peuvent s'implanter directement dans les quartiers.

Les pistes d'action se concentrent donc sur quatre priorités : mieux connaître l'existant, protéger les zones adaptées, encourager les petites activités productives en milieu urbain et réserver des espaces pour l'innovation ainsi que le développement entrepreneurial. Ces orientations fournissent une base claire pour passer au projet architectural car elles montrent que la ville productive repose sur des espaces concrets bien dimensionnés, accessibles et en relation maîtrisée avec leur environnement urbain.[2]

1 Perspective.brussels. (s.d.). *Activités productives*. Share The City.

2 *Ibid.*



Figure 23: Atelier de métal à Kursunlu Han

4 Des références comme enseignements pour le projet

4.1 La cour centrale : produire à l'échelle de l'îlot

ANCIEN CARAVANSÉRAIL,
RECONVERTI EN CENTRE ARTISANAL ET ARTISTIQUE

Le Kurşunlu Han constitue un exemple intéressant de production organisée autour d'un espace commun. Ancien caravansérail ottoman situé à Istanbul, il servait autrefois à l'accueil des voyageurs et des commerçants et au stockage des marchandises en transit.[1] Aujourd'hui, il conserve une fonction productive et commerciale grâce à la présence d'ateliers artisanaux et d'artistes.[2] Cette continuité d'usage en fait un cas particulièrement riche pour réfléchir à l'articulation entre patrimoine bâti et pratiques contemporaines du travail.

Au centre du bâtiment, une cour à arcades organise l'ensemble des chambres sur deux niveaux. Elle assure à la fois la distribution, l'éclairage naturel et la mise en relation des différentes cellules de travail. Les ateliers s'étendent au rez-de-chaussée et à l'étage, desservis par une galerie continue qui joue le rôle à la fois de coursive et d'espace intermédiaire entre le collectif et le travail individuel. L'intérêt spatial du site réside ainsi dans la centralité de la cour et dans la proximité qu'elle crée entre les espaces productifs.

Encore aujourd'hui, le han accueille une diversité d'usages, allant de la fabrication à la vente ainsi qu'aux petites activités tertiaires. Les témoignages montrent que cette coexistence génère un milieu de travail dynamique, où la proximité favorise les échanges, l'entraide et une forme de visibilité réciproque entre les activités.[3] Le han apparaît donc comme un support actif de production, capable d'accueillir des usages mixtes tout en conservant une forte cohérence spatiale.

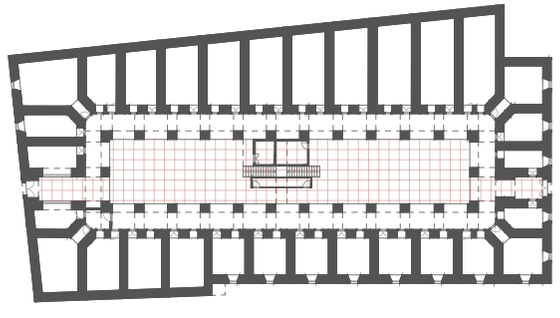


Figure 24: Kursunlu Han

1 Yılmaz, Z. (2014). *Mimarca Detay #8 – Kurşunlu Han.* theMagger
2 Anadolu Agency. (2020). *500-year-old Kurşunlu Han brings art and craftsmanship together.* Daily Sabah
3 Ibid.



Figure 25: Atelier de sculpture à Euclides

Ancienne bonneterie, reconvertie en centre d'entreprises

Le bâtiment Euclides à Bruxelles illustre une autre forme d'organisation productive collective, conçu autour d'une cour, dans un ancien bâtiment industriel.[1] Cependant, ici, la cour n'est pas utilisée comme un lieu de travail ou de rassemblement. Elle sert principalement de passage et d'espace de stationnement.
L'intérêt du bâtiment réside donc davantage dans son organisation intérieure que dans la cour elle-même. Le lieu rassemble aujourd'hui des bureaux, des ateliers de production, des salles de réunion et des espaces communs, ce qui renforce cette logique de mutualisation.[2] Le travail s'y développe grâce à la proximité entre diverses fonctions et activités, ce qui favorise une véritable synergie entre les utilisateurs. Les espaces de rencontre se trouvent dans la cafétéria. La qualité spatiale du lieu repose ainsi sur la complémentarité des fonctions et sur l'existence d'espaces communs intégrés au quotidien.

En revanche, la vente occupe une place plus limitée. Elle ne structure pas l'organisation générale du bâtiment et apparaît seulement ponctuellement, à travers quelques ateliers ou la présence d'une épicerie au rez-de-chaussée. Cette ancienne bonneterie met donc davantage en avant une logique de production, de coopération et de mutualisation plutôt qu'une articulation directe entre fabrication et commerce.

Ces deux exemples montrent que l'efficacité d'une cour productive dépend surtout des espaces intermédiaires qui l'accompagnent. Dans le Kurşunlu Han, les galeries rendent la cour active en reliant directement les ateliers entre eux. À Euclides, cette médiation spatiale est moins forte, ce qui déplace les échanges vers les espaces communs intérieurs.

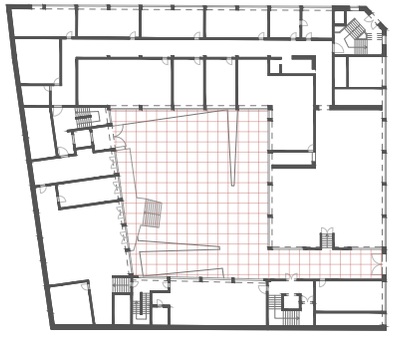


Figure 26: Euclides

1 Urban.brussels. (s.d.). *Ancienne bonneterie Clérens, aujourd'hui centre d'entreprises Euclides*. Inventaire du patrimoine architectural

2 hub.brussels. (s.d.). *Centre d'entreprises Euclides*. hub.info



Figure 27: Atelier de bijouterie à Continental

4.2 La traversée d'îlot : produire à l'échelle du quartier

ANCIEN HÔTEL CONTINENTAL,
RECONVERTIS TEMPORAIREMENT EN UN LIEU MIXTE CULTUREL ET COMMERCIAL

Le Continental à Bruxelles illustre une forme de production ancrée dans la vie du quartier, où fabrication, vente et sociabilité coexistent dans un même espace. Aujourd'hui, le bâtiment, anciennement l'Hôtel Continental, abrite des artisans, commerçants et espaces de travail, créant ainsi un lien direct entre la production locale et l'accès du public aux objets réalisés sur place.[1] Ce lieu met en lumière les savoir-faire et contribue à leur diffusion dans un cadre ouvert et accessible.

L'organisation spatiale du bâtiment soutient cette dynamique en accueillant un café au rez-de-chaussée qui joue un rôle central dans l'animation quotidienne du site et son ouverture vers l'extérieur. Aux étages, les ateliers s'articulent autour d'un espace central qui facilite les circulations et relie les différentes activités. Cette configuration encourage la proximité entre les usagers et instaure une continuité entre production, rencontres et découvertes.

L'intérêt du Continental réside aussi dans la complémentarité des fonctions qu'il regroupe. La coexistence d'ateliers, d'espaces de vente ouverts au public et d'un café accueillant des événements culturels ou des moments d'apprentissage crée une véritable synergie d'usages.[2] Le lieu participe ainsi à faire connaître le travail artisanal au-delà de la simple fabrication, en l'inscrivant dans une expérience plus large mêlant transmission, échange et vie collective.

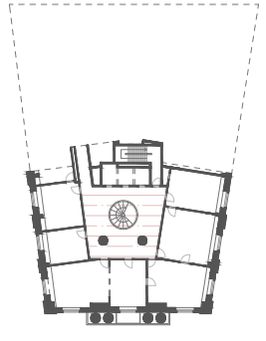


Figure 28: Continental

1 Urban.brussels. (s.d.). *Hôtel Continental*. Inventaire du patrimoine architectural
2 Larsen. (2023). *Hôtel Continental à Bruxelles*. Larsen



Figure 29: Atelier de couture au Grand Hospice

Ancien hospice, reconverti temporairement en lieux socioculturel

Le Grand Hospice reconverti à Bruxelles prolonge cette réflexion dans un autre registre, à une échelle plus large. Inscrit dans une occupation temporaire à vocation culturelle, sociale et solidaire, le site est organisé autour d'un jardin ouvert et accueille une variété d'ateliers, de pratiques artistiques, d'activités productives et d'initiatives collectives.[1]

Cette diversité en fait un ensemble particulièrement riche, où cohabitent des usages variés et des profils d'occupants multiples, dans une logique d'ouverture au quartier.

La qualité du lieu réside dans sa capacité à faire coexister ces activités au sein d'un même espace. La production y est bien présente, à travers les ateliers et les pratiques qui s'y développent, mais la vente n'y est pas intégrée de façon permanente. Elle se manifeste plutôt de manière ponctuelle, notamment via des marchés ou des événements organisés sur place.[2] Cependant, la grande taille du site et la dispersion des occupations tendent à limiter l'intensité des interactions quotidiennes. D'après un échange réalisé lors d'une visite du lieu, l'absence d'espaces collectifs de taille moyenne pour les occupants affaiblit la centralité des échanges au quotidien.

Malgré cela, certains éléments jouent un rôle fédérateur important, en particulier le café et le grand jardin, qui favorisent les rencontres, les événements et l'ouverture du lieu à un public plus large. Le Grand Hospice soutient donc la présence d'ateliers ou d'activités productives et il contribue aussi à la réactivation du site par une programmation culturelle, sociale et événementielle.

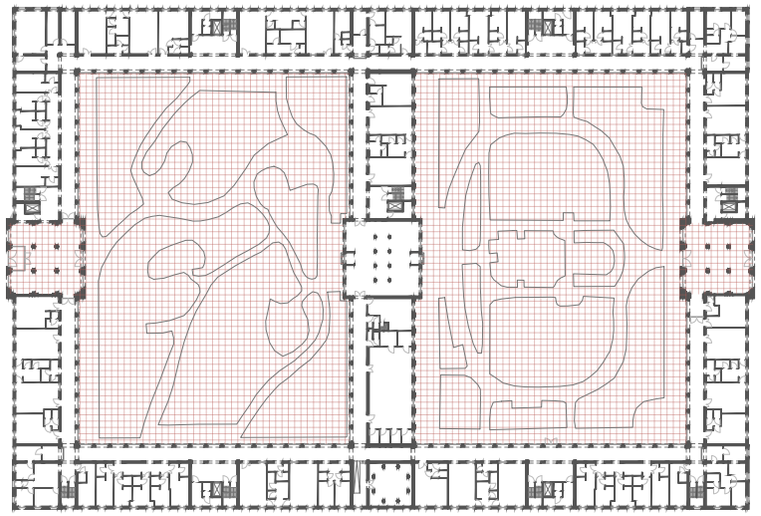


Figure 30: Grand Hospice

1 Grand Hospice. (s.d.). *Accueil*. Grand Hospice

2 Grand Hospice. (2025). *Marché Blues d'Hiver*. Grand Hospice



Figure 31: Espace de travail à LaVallée

Ancienne blanchisserie, reconvertie en tiers-lieu culturel et créatif

LaVallée à Bruxelles s'inscrit dans une démarche similaire, en s'appuyant sur la reconversion d'une ancienne blanchisserie industrielle. Ce lieu accueille des ateliers de production, des espaces de coworking, des bureaux ainsi que des espaces d'exposition, permettant la coexistence de pratiques artisanales, créatives et professionnelles variées.[1] Cette diversité fonctionnelle favorise les échanges entre les différents usagers et inscrit le site dans une dynamique productive qui dépasse le simple cadre de l'atelier.

L'organisation spatiale du lieu contribue à cette mise en relation. La cour située à l'avant occupe une place centrale dans le fonctionnement du site. Elle constitue un espace collectif structurant, animé notamment par le café, et devient un lieu de rencontre et de sociabilité tant dans l'usage quotidien que lors des événements. LaVallée se présente ainsi comme un espace d'articulation entre divers métiers, savoir-faire et formes de travail, allant des ateliers de production aux espaces de coworking et aux bureaux.
La production y est réalisée sur place, mais la vente n'est pas intégrée de façon permanente dans les ateliers. Elle prend plutôt une forme ponctuelle via des marchés, expositions ou autres événements organisés sur le site.[2] Par cette articulation entre fabrication, diffusion et programmation culturelle, LaVallée participe pleinement à la vie du quartier et contribue à rendre visibles les pratiques qui s'y développent.

Ces trois exemples montrent ainsi qu'un lieu productif à l'échelle du quartier ne se limite pas à accueillir des activités professionnelles. Il peut aussi constituer un support de sociabilité, de transmission des savoir-faire, d'événements et de réactivation urbaine. Chacun de ces lieux combine différemment production, rencontres et ouverture au public, mais tous illustrent la capacité de tels dispositifs à accueillir des usages variés et à participer activement à la vie collective du quartier.

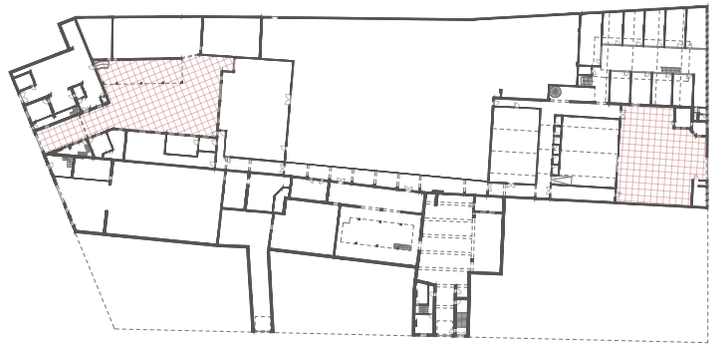


Figure 32: LaVallée

1 LaVallée. (s.d.). *Le projet*. LaVallée
2 *Ibid.*



Figure 33: Espace de coworking à COOP

4.3 Le bâtiment autonome : produire à l'échelle de la parcelle

ANCIENNE MEUNERIE,
RECONVERTIS EN PÔLE ÉCONOMIQUE ET CULTUREL

Le bâtiment COOP à Bruxelles propose une forme d'autonomie programmatique à l'échelle de la parcelle, en transformant l'ancienne Meunerie Moulart en un équipement mixte. Le projet rassemble, au sein d'une même enveloppe, une exposition permanente dédiée aux quartiers du canal, des ateliers, des espaces pour les professionnels ainsi qu'un café accessible au public.[1]

La structure du bâtiment repose donc sur une superposition de fonctions. Le socle abrite les espaces de visite, de médiation et de rencontre, tandis que plusieurs étages sont occupés par les ateliers, les entreprises et les bureaux, prolongés en toiture par une terrasse panoramique.[2] Cette organisation verticale confère au lieu une lisibilité claire où les fonctions culturelles et collectives cohabitent avec les usages professionnels.

L'intérêt du lieu réside moins dans un lien direct entre production et vente que dans la mise en relation entre travail, transmission et ouverture au public. Les activités pédagogiques participent à l'animation du site, tandis que le café et le rooftop prolongent cette ouverture en faisant du bâtiment un espace fréquenté au-delà des seules heures de travail. COOP se présente ainsi comme un bâtiment autonome capable d'animer son environnement immédiat grâce à la coexistence d'usages économiques, éducatifs, culturels et relationnels.

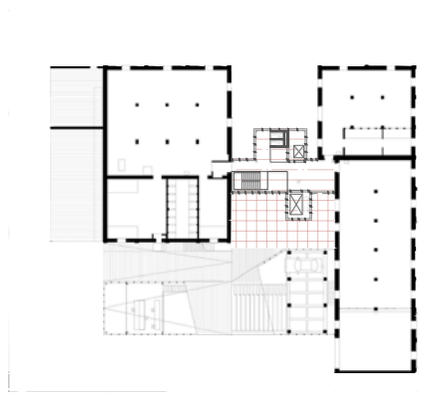


Figure 34: COOP

1 COOP. (s.d.). *Home*. COOP
2 BOGDAN & VAN BROECK. (s.d.). *COOP*. &bogdan



Figure 35: Atelier de bois à NOD Makerspace

4.4 La halle productive : mutualisation à grand échelle

ANCIENNE USINE TEXTILE DE COTON,
RECONVERTIE EN MAKERSPACE ET ESPACE DE COWORKING

NOD Makerspace à Bucarest s'inscrit dans une logique clairement orientée vers la production, basée sur le partage des espaces, des outils et des compétences au sein d'un ancien site industriel réhabilité. Cette ancienne usine de coton regroupe un makerspace, des espaces de coworking, des ateliers bois et métal, des studios privés, des salles de réunion et d'événements, ainsi qu'une matériauthèque.[1] Sa configuration repose sur l'articulation entre un espace commun de travail et de rencontre, des ateliers spécialisés et des zones plus individualisées, permettant à la fois le travail autonome, la fabrication, l'apprentissage et les échanges quotidiens entre les utilisateurs. La qualité du lieu réside dans la synergie qu'il crée entre des pratiques souvent séparées.

Designers, artistes, et entrepreneurs y trouvent des espaces pour concevoir et fabriquer mais aussi des ressources partagées pour discuter, apprendre, tester leurs prototypes et faire avancer leurs projets. La matériauthèque anime le lieu grâce à une fonction à la fois pédagogique et matérielle. Le site soutient le prototypage ainsi que la commercialisation des projets, ce qui dépasse le simple cadre d'un atelier partagé.

La vente apparaît donc comme le prolongement des projets conçus et fabriqués sur place. Cette dynamique est renforcée par la présence d'un restaurant et un rooftop qui prolongent l'ouverture du lieu sur le quartier.[2] Ce projet se présente donc comme un écosystème productif complet où mutualisation, apprentissage, fabrication et valorisation des projets coexistent au sein d'une même structure.

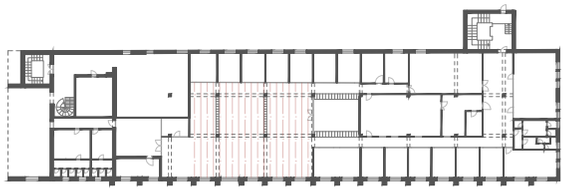


Figure 36: NOD Makerspace

1 HUB-IN Atlas. (s.d.). *Nod Makerspace*. HUB-IN Atlas

2 *Ibid.*

Production / **Vente**

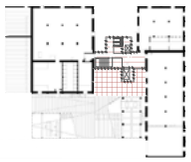
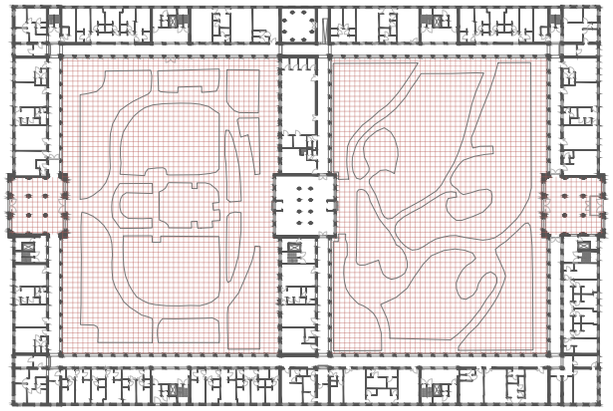
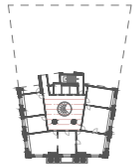
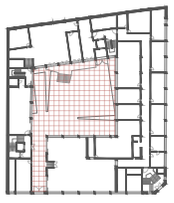
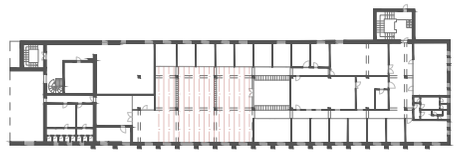
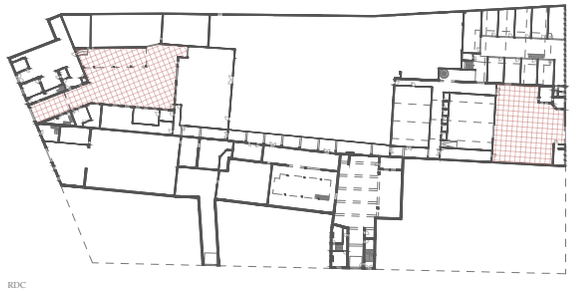
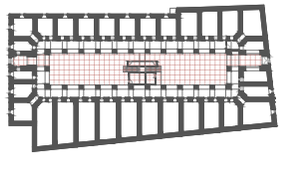
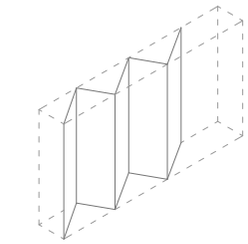
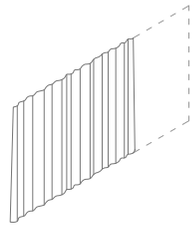
	Aucune	Ponctuelle	Permanente
Légère	**Coop, Bruxelles** Ancienne meunerie, Reconvertis en pôle économique et culturel *Bogdan & Van Broeck*  R+1	**Grand Hospice, Bruxelles** Ancien hospice, Reconverti temporairement en lieux socioculturel *Henri Partoes*  RDC	**Continental, Bruxelles** Ancien Hôtel Continental, Reconvertis en un lieu mixte culturel et commercial *Eugène Carpentier*  R+2
Mixte		**Euclides, Bruxelles** Ancienne bonneterie, Reconvertie en centre d'entreprises *Arthur D'Havé*  RDC	**Nod Makerspace, Bucarest** Ancienne usine textile de coton, Reconvertie en makerspace et espace de coworking  R+1
Lourde		**Lavallée, Bruxelles** Ancienne blanchisserie, Reconvertie en tiers-lieu culturel et créatif  RDC	**Kursunlu Han, Istanbul** Ancien caravansérail, Reconverti en centre artisanal et artistique *Mimar Sinan*  RDC

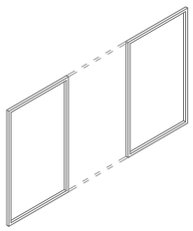
Figure 37: Catalogue des lieux reconvertis en lieux mixte de travail, de vente et d'horeca



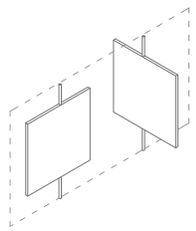
Parois pliantes coulissantes



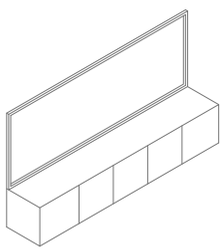
Parois souples /Rideaux



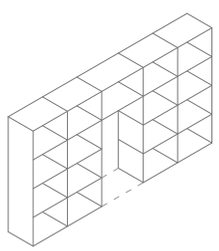
Parois vitrées coulissantes



Parois pivotantes



Parois vitrées équipées



Parois de rangement

Figure 38: Les parois actives comme dispositifs de transition

4.5 Synthèse des leçons tirées

L'analyse des références révèle que la qualité d'un lieu productif dépend avant tout de la relation entre ses différentes fonctions. Les espaces gagnent en valeur lorsqu'ils sont connectés par des zones intermédiaires. Dans les projets observés, ces espaces de transition prennent diverses formes : cour centrale, cour avant, jardin partagé, traversée d'îlot, coursives et paliers. Leur rôle est de créer une porosité entre les fonctions. Ils facilitent le passage d'un usage à un autre, rendent les activités visibles et encouragent les échanges entre les usagers.

Cette logique de transition peut également s'appliquer à l'intérieur du bâtiment, entre les fonctions qui longent les circulations. Les limites entre ces espaces peuvent alors devenir des dispositifs actifs. Elles accompagnent les usages, mettent en lumière les activités et permettent une adaptation. Le projet peut ainsi établir des relations plus flexibles entre produire, montrer, vendre, apprendre et se rencontrer.

Modularité

Des parois pliables, pivotantes ou des rideaux offrent la possibilité de transformer un espace en fonction du moment et des usages. Elles peuvent ouvrir ou fermer une pièce, agrandir un espace commun, isoler un atelier ou accompagner un événement. La frontière entre les fonctions devient alors un élément mobile capable de suivre l'évolution du programme selon les besoins des occupants.

Transparence

Les parois vitrées maintiennent un contact visuel entre différents espaces. Elles permettent d'observer les gestes, les outils, les matériaux et les productions et de conserver une organisation claire des fonctions. La circulation devient ainsi un lieu d'observation et de découverte où le travail est perceptible avant même d'entrer dans l'atelier.

Appropriation

Les parois peuvent intégrer des étagères, des rangements, des plans de travail ainsi que des supports d'exposition. Elles deviennent alors des surfaces à la fois utiles et habitables, capables d'accueillir objets et outils tout en conférant une véritable identité au lieu. Cette épaisseur ajoutée aux limites intérieures permet aux usagers de s'approprier l'espace et de participer à son animation quotidienne.

Ainsi, les références étudiées montrent que les espaces de transition sont essentiels dans le projet productif. Ils organisent la porosité entre les fonctions et renforcent la visibilité des activités. Ils permettent d'adapter les usages grâce à la modularité, créent du lien par la transparence et favorisent l'appropriation via des parois actives. L'objectif est donc de relier ces fonctions plutôt que de simplement les juxtaposer, à l'inverse de la logique du centre commercial, où la circulation relie surtout des vitrines et oriente les parcours vers la consommation. La circulation devient alors un support pour produire, rencontrer et transmettre.

TROISIÈME PARTIE

ETUDE PROJECTUELLE

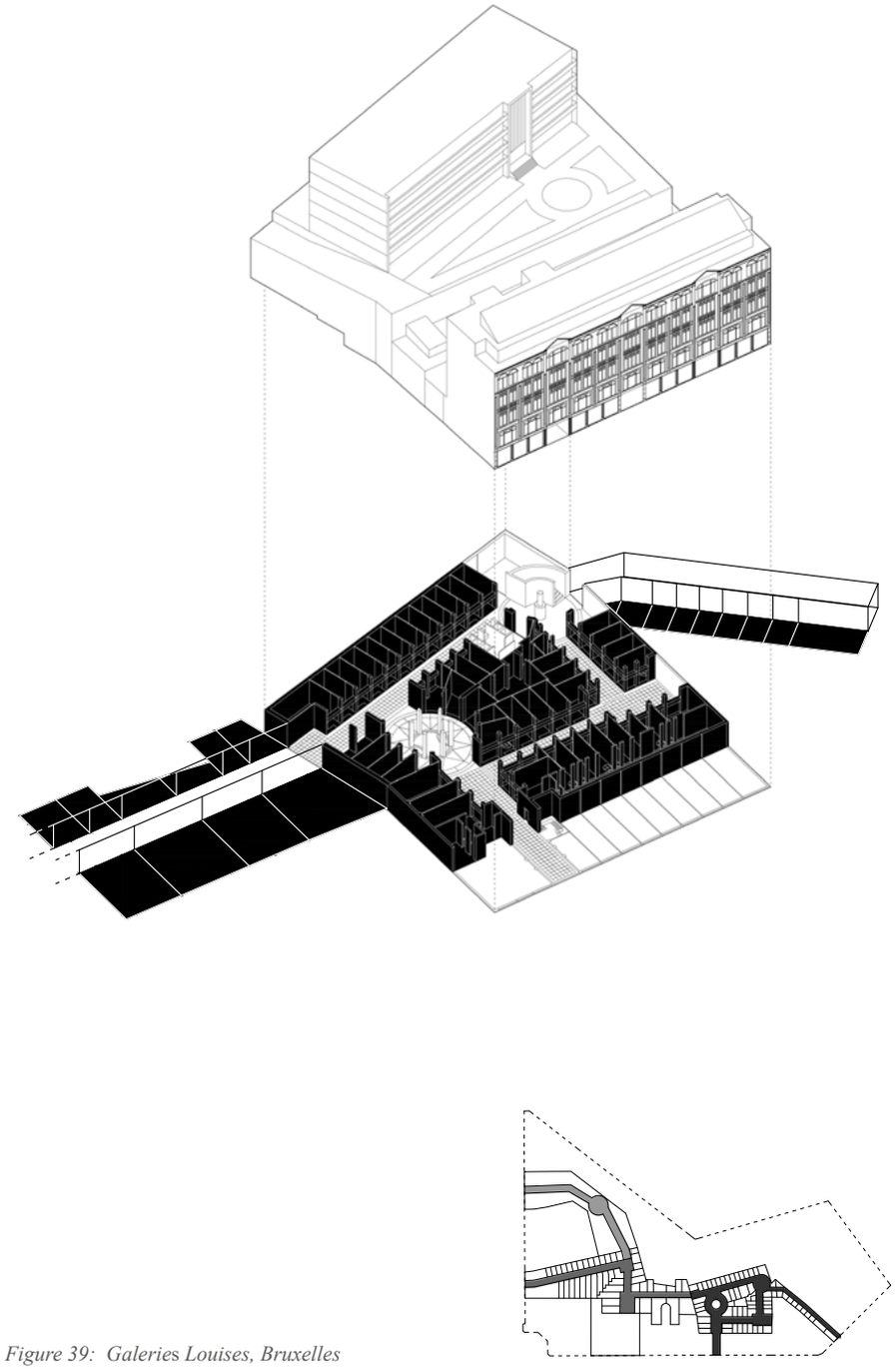


Figure 39: Galeries Louises, Bruxelles

1 Intentions

L'évolution des formes commerciales analysée précédemment révèle une transition progressive d'un commerce ancré dans la rue, proche de la production et des échanges quotidiens, vers des dispositifs plus autonomes, intériorisés et orientés vers la consommation. Parallèlement, la réflexion sur la ville productive à Bruxelles souligne que les lieux de fabrication, de réparation et de transmission représentent des ressources qu'il faut préserver et réactiver au sein du tissu urbain.

Dans cette continuité, le projet s'inscrit dans une démarche de recherche par le projet. Il ne part pas d'une solution toute faite, mais d'une interrogation : comment rendre la production à nouveau visible, accessible et structurante dans la ville contemporaine ?

L'enjeu est de concevoir un espace où fabrication, vente, transmission et usages collectifs ne soient pas seulement associés, mais véritablement reliés à la vie du quartier. La production devient alors un vecteur d'échanges, d'apprentissage et de réactivation urbaine. Deux pistes ont ainsi été explorées.

1.1 De la galerie vers la production : une logique de réactivation

La première orientation consistait à partir de la galerie en tant que forme urbaine existante. Grâce à sa capacité à traverser l'îlot et à relier la rue à l'intérieur, elle représente un espace intermédiaire déjà intégré dans la ville. Toutefois, son évolution l'a souvent cantonnée à une fonction essentiellement commerciale. Quand cette fonction décline, certaines galeries perdent leur dynamisme et deviennent des lieux peu fréquentés, difficiles à réanimer uniquement par le commerce.

Cette situation se retrouve notamment dans le cas des Galeries Louise, de l'Espace Louise et de la Galerie de la Porte Louise, trois galeries distinctes qui s'enchaînent en une continuité de passages commerciaux couverts[1], aujourd'hui marqués par plusieurs locaux vacants malgré des travaux de rénovation.[2]

L'hypothèse était donc d'utiliser la fabrication comme levier pour cette réactivation. Dans cette perspective, les ateliers, les gestes et les matériaux ne sont pas simplement ajoutés comme des programmes secondaires. Ils deviennent des éléments capables d'apporter un nouveau contenu au passage, de rendre les activités visibles et de transformer la galerie en un lieu d'échange, de découverte et de transmission. Cette première piste part ainsi d'un espace historiquement lié au commerce pour y réintroduire des pratiques productives.

1 Urban.brussels. (s.d.). *Galerie de la Porte Louise - Espace Louise*. Inventaire du patrimoine architectural

2 Objectif XL. (2024). *Les cellules commerciales inoccupées dans les Galeries Louise*

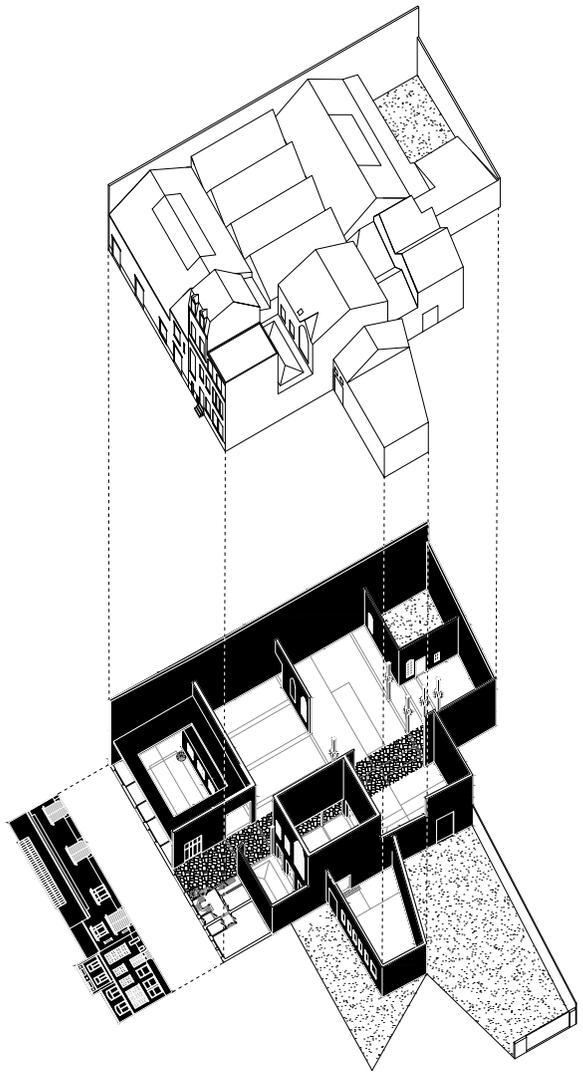


Figure 40: Manufacture Lamal, Bruxelles

1.2 Du site industriel vers la galerie : une logique de transformation

La deuxième approche suit une dynamique inverse. Elle consiste à intervenir dans un bâtiment industriels qui possède déjà une histoire productive, mais qui aujourd'hui est peu visible, fermé ou sous-exploité. Cette méthode permet de s'appuyer sur une mémoire du travail déjà existante. Ici, la typologie de la galerie devient un dispositif architectural capable d'organiser les circulations, de répartir les espaces et de rendre les activités perceptibles depuis les lieux communs. Elle contribue ainsi à rendre le bâtiment plus compréhensible, à relier ses fonctions et à l'ouvrir sur le quartier.

Contrairement au cas précédent, il ne s'agit plus de réactiver une galerie commerciale par des ateliers, mais d'introduire une logique de passage dans un lieu issu du travail et de la fabrication. Le parcours devient alors un support pour la visibilité et la mise en relation entre fabriquer, vendre, apprendre et se rencontrer.

Dans le cadre de la réflexion sur la ville productive, cette piste apparaît comme la plus pertinente. La présence de nombreux bâtiments industriels vacants ou sous-utilisés constitue une ressource pour repenser la place de la production en ville. Le projet vise donc à transformer cette ressource en typologie urbaine où la production participe autant à l'organisation spatiale qu'à la vie collective.

Cette logique oriente ainsi la recherche vers un site industriel situé dans un quartier marqué par une histoire productive, où mémoire du travail, activités existantes et transmission des savoir-faire peuvent être mises en relation.

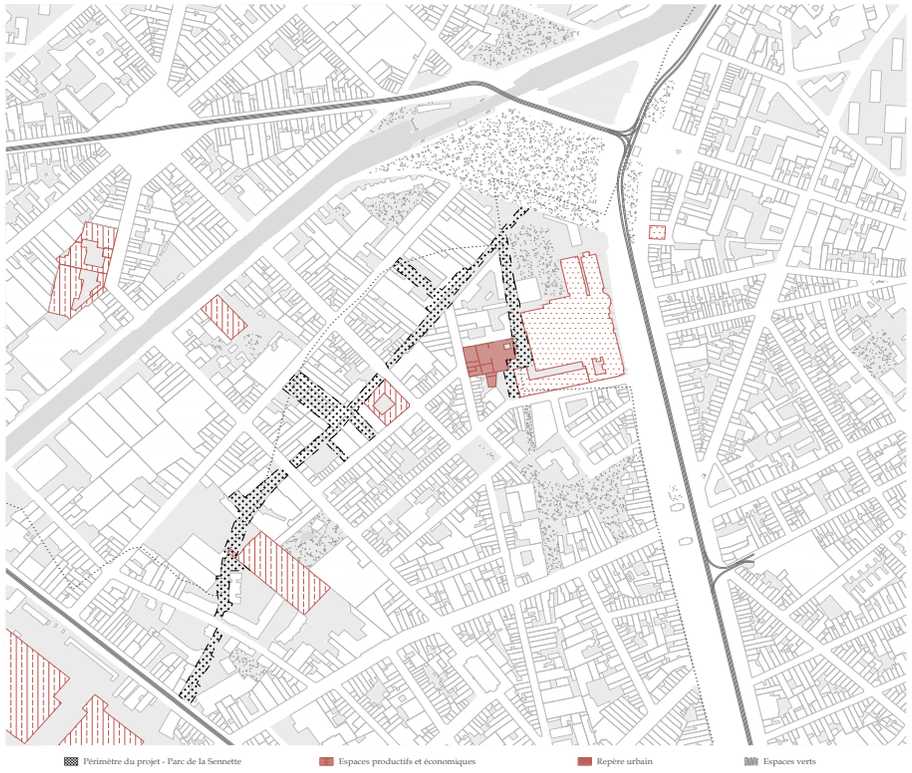


Figure 41: plan de localisation

2 Le choix du site

2.1 Un quartier historiquement productif en mutation

Le choix de mon site se situe dans le quartier Cureghem, au sein de la commune d'Anderlecht. Ce secteur est proche du Pentagone bruxellois et du canal, dans une zone historiquement liée aux activités productives, logistiques et commerciales.[1] Ancien quartier marqué par l'industrie, il conserve encore aujourd'hui une présence importante d'activités économiques. Cette identité productive forte s'accompagne cependant d'une certaine fragmentation urbaine, notamment liée aux entrepôts, aux fonctions de stockage et aux grands îlots fermés.[2]

Le quartier est principalement caractérisé par la présence d'activités liées à l'import-export de véhicules d'occasion, implantées dans un secteur autrefois associé à différentes activités économiques, notamment autour des abattoirs et du commerce de la viande.[3] Cette évolution illustre que le quartier s'est peu à peu reconfiguré autour de nouvelles formes d'activités. Il s'agit donc d'un quartier toujours actif, mais en mutation, où se posent aujourd'hui des questions urbaines importantes : la cohabitation avec le logement, la relation à l'espace public, ainsi que la place des grands entrepôts, des garages, des zones de stockage et des activités économiques dans un tissu dense.

Dans ce contexte, Cureghem apparaît comme un lieu stratégique. Il permet d'interroger concrètement comment la ville peut encore accueillir des activités productives tout en améliorant la qualité de vie, les espaces ouverts et la cohabitation avec les habitants. Cette réflexion s'inscrit dans un cadre déjà marqué par plusieurs démarches de transformation urbaine, notamment le PAD Heyvaert et le CRU 5 Heyvaert-Poincaré.[4] Le projet du Parc System Sennette-Ninove s'inscrit également dans cette dynamique. Encore en cours de mise en place, il vise à créer progressivement un réseau d'espaces verts capable de relier différents pôles du quartier et d'ouvrir un tissu aujourd'hui enclavé.[5]

Le projet ne consiste donc pas à remplacer les activités existantes, mais plutôt à réfléchir à leur transformation, leur visibilité et leur possible réintégration dans la vie du quartier. Cette position rejoint l'idée selon laquelle le développement de nouvelles activités productives doit être pensé en parallèle du maintien du tissu productif existant, en tenant compte de ses spécificités. Ainsi, le choix de ce site est pertinent car il concentre les enjeux principaux de mon travail : une histoire productive encore présente, des activités économiques en transformation et un tissu urbain soumis à de fortes mutations. Il devient alors un lieu propice à l'expérimentation pour le projet.

---

1 Perspective.brussels. *PAD - Heyvaert* . perspective.brussels.
2 Perspective.brussels. *CRU 5 - Heyvaert-Poincaré*. perspective.brussels.
3 Vanin, F., Orban, A., Rebreanu, L., Nakhlé, L. et Vickery Hill, A. *In the Making: Brussels Atlas*.
4 Perspective.brussels. *PAD - Heyvaert* . perspective.brussels.
5 Bruxelles Environnement. *Le "Parc System" Sennette-Ninove, un réseau d'espaces verts dans le quartier Heyvaert* .



Figure 42: Institut des Arts et Métiers

2.2 La proximité avec l'Institut des Arts et Métiers

Mon intérêt pour ce site s'est ensuite précisé à partir de l'Institut des Arts et Métiers. Cette école m'a attirée car elle renvoie directement à l'apprentissage des métiers, à la transmission technique et au rapport concret avec la matière travaillée. Elle constitue un repère important dans le quartier, non seulement par son ampleur bâtie, mais aussi parce qu'elle représente un lieu où le geste, l'outil et le savoir-faire sont au cœur de la formation.

L'Institut a été construit entre 1926 et 1933, sous la direction de l'ingénieur-architecte Eugène François, assisté par l'architecte Alexis Dumont. Le bâtiment occupe les terrains libérés par la démolition de l'ancien abattoir communal et prend la forme d'un vaste complexe scolaire technique. Son organisation montre clairement que l'école n'est pas conçue uniquement comme un lieu de cours théoriques. Elle intègre dès sa création des espaces dédiés à l'expérimentation, à la manipulation et à la production. Le complexe comprend notamment un large vestibule carrossable, une salle des collections technologiques, une salle des machines, une salle de chaudières ainsi que plusieurs ailes regroupant classes et ateliers. Ces ateliers étaient complétés par une forge et une fonderie.[1] Cette organisation spatiale reflète une pédagogie fondée sur l'apprentissage par le faire, où les lieux de travail et d'enseignement sont étroitement liés.

Aujourd'hui encore, l'Institut des Arts et Métiers demeure un établissement d'enseignement technique et professionnel qualifiant de la Ville de Bruxelles. L'école rassemble une grande diversité de formations liées aux métiers techniques, professionnels et créatifs. On y trouve notamment la carrosserie, le sanitaire et chauffage, l'électricité, la mécanique, l'électro-automation, la mécanique automatique, le cycle, le froid et la moto mais aussi des formations liées à la bijouterie, à la reliure, à la décoration, à la création d'intérieur, au numérique, à l'image et à l'informatique.[2] Cette diversité est complétée à proximité par l'Institut Jeanne Toussaint, où se développent notamment les formations liées à l'habillement et à la maroquinerie.[3]

L'école devient donc un point d'ancrage essentiel dans mon choix de site. Elle permet de relier la question du quartier productif à celle de l'apprentissage et de la transmission. En m'intéressant à cet établissement, à ses ateliers et à son rapport aux métiers, mon regard s'est naturellement tourné vers son environnement proche. L'attention portée aux abords de l'école a alors orienté la recherche vers un lieu capable de prolonger, dans le quartier, cette réflexion autour de la production et des savoir-faire.

1 Urban.brussels. *Institut des Arts et Métiers.* Inventaire du patrimoine architectural

2 Institut des Arts et Métiers. *Sections* . Institut des Arts et Métiers, Ville de Bruxelles

3 Institut Jeanne Toussaint. *Nos cours.* Institut Jeanne Toussaint – Campus des Arts et Métiers



Figure 43:Manufacture Lamal

2.3 Un bâtiment industriel vacant comme opportunité de projet

Autour de l'Institut des Arts et Métiers, l'îlot se présente comme un ensemble dense et difficile à traverser. Depuis la cour arrière de l'école, on aperçoit en retrait un bâtiment industriel. Sa proximité avec ce lieu d'apprentissage, ainsi que sa typologie productive encore perceptible, ont progressivement orienté mon attention vers la Manufacture Lamal.

Le site comportait également un autre élément important, lié à la présence d'une ligne verte encore peu accessible. Celle-ci correspond au tracé de l'ancien lit de la Petite Senne, sur lequel doit s'inscrire progressivement le futur parc de la Sennette[1]. Cette situation confère au lieu une position particulière, entre un ancien tissu productif, un établissement dédié à la transmission des savoir-faire artisanaux et une future ouverture paysagère.

Cette ancienne manufacture de plomb a retenu mon intérêt par ses volumes, sa matérialité et son organisation intérieure, qui témoignent toujours de son passé industriel.[2] Elle ne m'est donc pas apparue comme une simple parcelle disponible, mais plutôt comme un bâtiment capable d'accueillir une transformation respectueuse de son histoire et de ses qualités spatiales.

La visite du site a confirmé cette intuition. Le jour de ma venue, le bâtiment servait au tournage d'une série policière. Cette occupation temporaire démontrait déjà que le lieu pouvait accueillir d'autres usages, malgré son état actuel d'inoccupation. Cette occasion m'a permis de rencontrer le propriétaire, qui a accepté de me faire visiter l'ensemble du site. La découverte des différentes séquences du bâtiment, de ses espaces intérieurs et de ses qualités spatiales a renforcé l'idée que ce lieu possédait un potentiel bien plus large qu'une simple reconversion foncière.[3]

Par sa position, son histoire et son potentiel architectural, la Manufacture Lamal apparaît ainsi comme une opportunité pour repenser la transformation d'un ancien site productif en un espace ouvert à la fabrication, à la transmission et à la vie collective.

Ainsi, le choix de la Manufacture Lamal résulte d'une lecture progressive du site, depuis le quartier productif jusqu'aux abords de l'Institut des Arts et Métiers. Ce bâtiment incarne une histoire industrielle, une proximité avec un lieu de transmission, ainsi qu'un potentiel spatial encore largement préservé. Une analyse approfondie permettra alors de comprendre comment ces qualités peuvent constituer un point de départ pour une transformation capable de réactiver la dimension productive et collective du lieu.

---

1 Bruxelles Environnement. *Le "Parc System" Sennette-Ninove, un réseau d'espaces verts dans le quartier Heyvaert* .

2 Urban.brussels. *Ancienne manufacture de plomb Edmond Lamal* . Inventaire du patrimoine architectural

3 Inter-Environnement Bruxelles (IEB). (2021). *La Bougie se fait Lamal.* Inter-Environnement Bruxelles

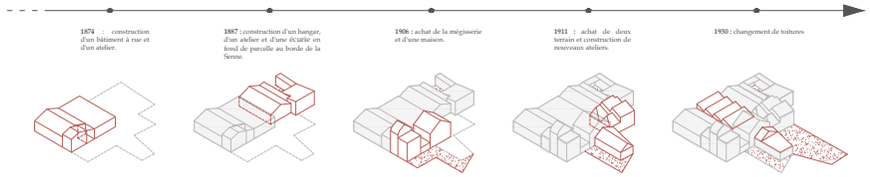


Figure 44: Formation de la Manufacture Lamal

3 La Manufacture Lamal

3.1 Histoire et formation du site

La Manufacture Lamal s'inscrit dans l'histoire industrielle de la rue de la Bougie, à Cureghem. Ancienne manufacture de plomb, elle a été construite en plusieurs étapes à partir de 1874. Le site s'est donc développé progressivement, par ajouts successifs, selon les besoins de l'activité productive.[1]

La première phase comprend l'édification d'un bâtiment en façade et d'un atelier. En 1887, le complexe s'agrandit avec un hangar, un atelier et une écurie situés au fond de la parcelle, en bordure de la Senne. Cette proximité avec l'eau contribue à la logique productive du site, notamment en lien avec les besoins techniques de l'activité industrielle. En 1906, une mégisserie ainsi qu'une maison sont intégrées au site, puis deux terrains supplémentaires sont acquis en 1911 pour permettre la construction de nouveaux ateliers. Un changement des toitures est ensuite réalisé en 1930.[2]

Après la cessation de l'activité industrielle, le site connaît d'autres usages. À partir de 1975, le bâtiment abrite d'abord un magasin de profils en aluminium, puis des activités liées à l'exportation de véhicules d'occasion, présentes dans le quartier Heyvaert depuis les années 1980. Ainsi, la Manufacture Lamal se présente comme un site construit par étapes et marqué par plusieurs périodes d'utilisation. Cette succession d'extensions et de fonctions permet d'appréhender le bâtiment comme un ensemble industriel stratifié dont l'histoire reste visible dans sa forme actuelle.

3.2 Caractéristiques spatiales

Ce bâtiment industriel s'organise en profondeur depuis la rue vers l'intérieur de l'îlot. Les bâtiments en bordure de rue formaient le seuil du site, avec un ancien magasin au numéro 29, des bureaux et des espaces de conciergerie aux numéros 23 et 25, ainsi qu'un passage cocher au numéro 27 qui permettait d'accéder aux espaces intérieurs.[3]

À l'arrière, le site abritait les principales fonctions productives. L'ancien magasin était bordé par une galerie couverte, tandis que les espaces plus en retrait comprenaient notamment le hall des laminoirs, une ancienne mégisserie et plusieurs ateliers. Ces espaces semblaient s'organiser autour d'un axe principal de circulation reliant les différents lieux de production.

La qualité spatiale de la manufacture réside dans cette succession de bâtiments, de passages, de cours et de grands volumes productifs. Elle permet encore aujourd'hui de percevoir la progression entre la rue, les espaces de distribution et les anciens lieux de travail.

---

1 Urban.brussels. *Ancienne manufacture de plomb Edmond Lamal* . Inventaire du patrimoine architectural

2 Inter-Environnement Bruxelles (IEB). (2021). *La Bougie se fait Lamal.* Inter-Environnement Bruxelles

3 Urban.brussels. *Ancienne manufacture de plomb Edmond Lamal* . Inventaire du patrimoine architectural

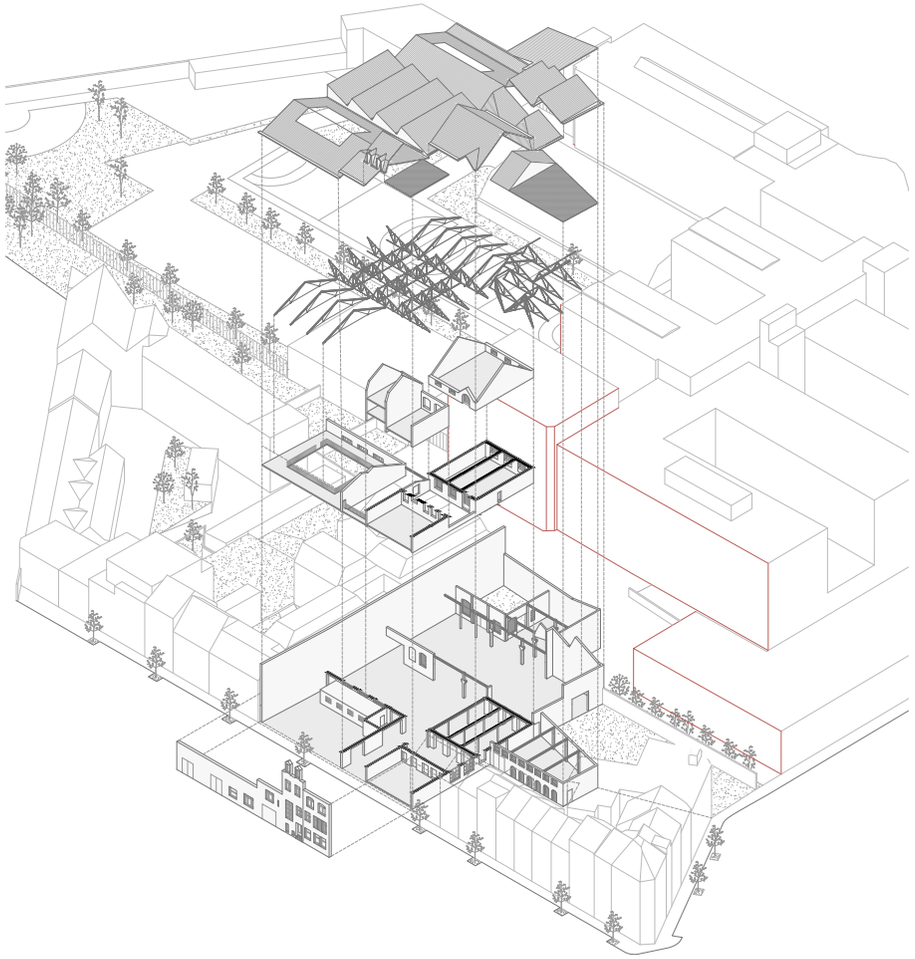


Figure 45:Axonométrie de la Manufacture Lamal

3.3 Caractéristiques constructives

Les caractéristiques architecturales de la Manufacture Lamal laissent encore transparaître son passé industriel. En façade, les bâtiments affichent des murs enduits d'inspiration néoclassique, percés de fenêtres à linteaux métalliques. Les accès carrossables, les corniches préservées, les anciens châssis et les chasse-roues témoignent du fonctionnement pratique du site, conçu pour l'entrée des véhicules, des matériaux et des marchandises.[1]

À l'intérieur, la structure repose principalement sur une maçonnerie, complétée selon les espaces par des éléments métalliques ou en béton. Cette combinaison permet de distinguer les parties plus anciennes du bâtiment des modifications liées aux adaptations successives du site. Les poutres, linteaux et treillis métalliques participent à cette lecture constructive en montrant comment les espaces ont été transformés pour répondre aux besoins de l'activité productive.

Les toitures jouent aussi un rôle important dans la qualité du lieu. L'ancien magasin du numéro 29 est couvert par une charpente métallique percée d'un lanterneau. À l'arrière, l'ancien hall des laminoirs est doté d'une toiture à sheds reposant sur une charpente métallique. Ces dispositifs apportent une lumière naturelle dans les vastes espaces de travail et renforcent le caractère industriel de la manufacture.[2]

Ainsi, ce bâtiment se distingue par l'association de façades urbaines, de murs en maçonnerie, de structures métalliques, de lanterneaux et de toitures à sheds. Cette diversité constructive révèle l'évolution du site au fil du temps et constitue un atout majeur à préserver lors de sa transformation.

L'analyse de la Manufacture Lamal révèle un bâtiment riche par son organisation, sa matérialité et les traces de son passé industriel. Ses volumes ouverts, ses passages, ses cours, ses structures métalliques ainsi que ses apports de lumière naturelle forment une base solide pour envisager sa transformation. Ces qualités permettent d'aborder le site non pas comme un simple bâtiment à réoccuper, mais comme un ensemble capable d'accueillir de nouveaux usages à différentes échelles.

1 Urban.brussels. *Ancienne manufacture de plomb Edmond Lamal* . Inventaire du patrimoine architectural

2 *Ibid.*



Figure 46: Potentialités du site à trois échelle

4 Projet

4.1 Potentialités du site à trois échelles

L'analyse de la Manufacture Lamal révèle un site capable d'intervenir à différentes échelles. Le programme reste axé sur la production, l'artisanat, la transmission et les usages collectifs, mais son impact varie en fonction de l'échelle d'intervention.

4.1.1 Réactiver la parcelle par un lieu collectif

À l'échelle de la parcelle, le projet cherche avant tout à redonner vie à la Manufacture Lamal en tant que lieu dynamique et partagé. L'intervention s'appuie sur les volumes existants, les cours ainsi que les anciens espaces de travail pour y installer des ateliers, des espaces dédiés à la transmission et des lieux accessibles aux habitants du quartier. Dans ce cadre, le site s'organise principalement autour de la rue de la Bougie. Les accès publics et ceux destinés aux livraisons restent situés à l'intérieur de la parcelle, tout en étant clairement différenciés. Cette première échelle permet ainsi de revitaliser le bâtiment en l'ouvrant aux riverains et aux activités qui s'y déroulent.

4.1.2 Désenclaver l'îlot

À l'échelle de l'îlot, le projet se présente comme un outil d'ouverture. En connectant la rue de la Bougie à celle de la Rosée, il offrirait une traversée plus claire, en lien avec le futur parc de la Sennette. Le bâtiment ne serait plus simplement une parcelle réactivée, mais deviendrait un passage reliant plusieurs espaces aujourd'hui isolés. Cette organisation permettrait également une meilleure gestion des usages. Une entrée pourrait être dédiée aux habitants et visiteurs, tandis qu'une autre serait réservée aux activités artisanales, aux livraisons et au stockage. La cour deviendrait alors un espace intermédiaire, à la fois lieu de travail, de circulation et de rencontre, capable de rendre l'îlot plus accessible tout en conservant sa vocation productive.

4.1.3 Réinscrire la production dans le quartier

À l'échelle du quartier, le projet prend une dimension plus étendue. En s'intégrant au parcours du futur parc de la Sennette, la Manufacture Lamal pourrait devenir une étape au sein d'une promenade reliant plusieurs lieux dédiés aux métiers, à l'apprentissage et aux activités économiques, depuis l'Institut des Arts et Métiers jusqu'au bâtiment d'entreprise Euclides. Dans ce scénario, le site serait un espace à traverser et à partager. Habitants, visiteurs, travailleurs et artisans pourraient y circuler librement, observer les activités et découvrir les savoir-faire. La proximité de ces différents lieux favoriserait une synergie à l'échelle du quartier et renforcerait la place des activités productives dans la vie urbaine.

C'est cette troisième échelle qui guide le positionnement du projet, faisant de la Manufacture Lamal une étape active dans un parcours reliant bâtiment, îlot et quartier.

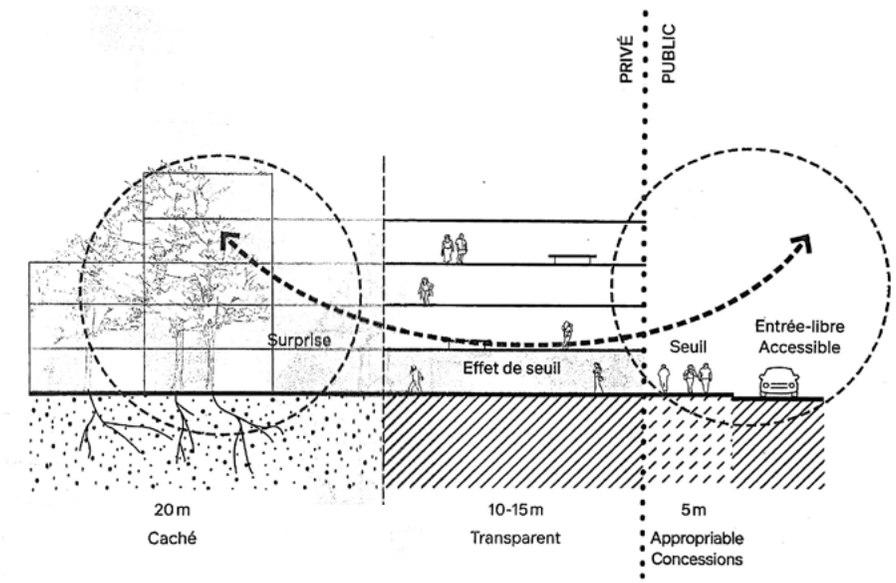


Figure 47: Passant, poreux, profond: trois catégories pour préétablir les profondeurs de la ville

4.2 Stratégies d'intervention

Les stratégies d'intervention s'appuient sur le concept de rez-de-ville, qui envisage le niveau du sol comme un espace de connexion entre la rue, les rez-de-chaussée, les intérieurs d'îlot et les usages urbains. Dans ce projet, cette approche permet d'organiser la transformation de la Manufacture Lamal autour de trois principes complémentaires : rendre le site traversant, poreux et profond.[1]

Ville traversante

Le projet devient traversant grâce à l'aménagement d'une rue intérieure. Celle-ci inscrit la Manufacture Lamal dans une dynamique de passage, reliant la rue de la Bougie au futur parcours paysager ainsi qu'aux abords de l'Institut des Arts et Métiers. Elle transforme l'ancien site productif en un lieu parcouru, capable de connecter plusieurs parties du quartier.

Ville poreuse

La porosité se construit par les transitions entre les espaces. Elle se manifeste à travers les seuils, ouvertures, circulations et parois actives qui mettent en relation les ateliers avec les espaces communs. Ces dispositifs créent différents degrés de visibilité et d'accessibilité selon les usages, moments et besoins des artisans.

Ville profonde

La profondeur repose sur l'organisation existante du site, développée depuis la rue vers l'intérieur de l'îlot. Le projet prolonge cette logique en instaurant une progression entre espaces publics, lieux partagés et espaces de travail. Chaque séquence possède ainsi son propre degré d'ouverture, d'usage et d'intimité.

Ces trois stratégies guident la transformation de la Manufacture Lamal en un lieu traversant, lisible et connecté au quartier, où l'artisanat peut retrouver sa place dans la vie urbaine.

4.3 Programme

Le programme est pensé comme une continuité entre produire, transmettre et accueillir. Il s'appuie sur l'identité productive de la Manufacture Lamal pour créer un lieu où les activités artisanales cohabitent avec des espaces ouverts aux habitants, visiteurs, étudiants et travailleurs du quartier.

Les fonctions productives constituent le cœur du projet. Leur implantation varie selon les besoins spécifiques de chaque activité. Les pratiques nécessitant de grands volumes, un accès direct aux matériaux ou des zones de stockage se situent au rez-de-chaussée. Les ateliers liés au bois, au métal ou à des productions plus bruyantes prennent place dans les espaces les mieux adaptés au fonctionnement technique du site.

---

1 Mangin, D. et Boudjenane, S. (2023). *Rez-de-ville. La dimension cachée du projet urbain*. Paris : Éditions de la Villette.

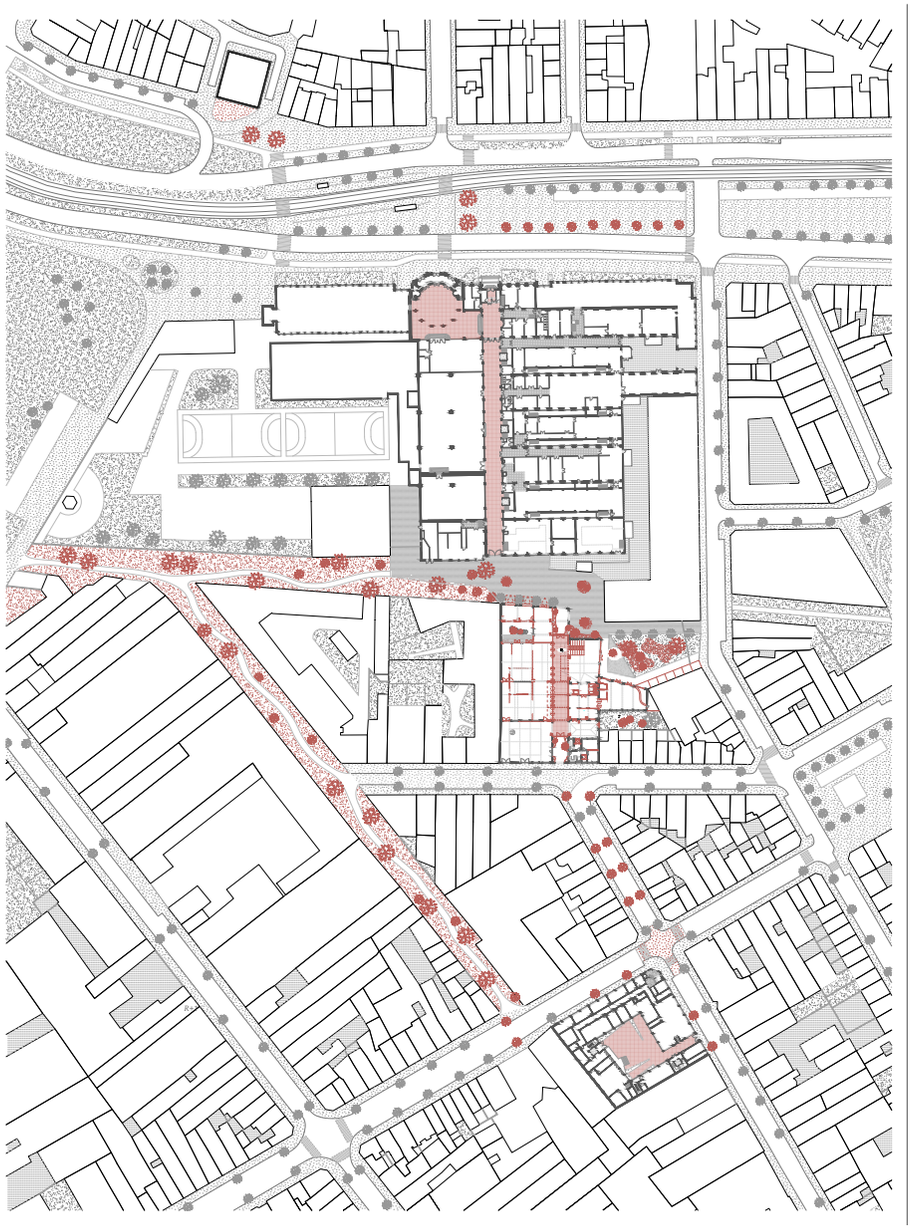


Figure 48: Plan d'implantation

À l'étage, le programme accueille des pratiques plus délicates, demandant davantage de calme et des espaces à plus petite échelle. Les ateliers liés à la bijouterie, à l'habillement ou à d'autres savoir-faire précis peuvent s'y développer tout en restant connectés au reste du projet via les circulations communes.

Autour de ces espaces de travail, le projet intègre des lieux dédiés à la transmission, à l'exposition, à la vente, à la restauration et au travail partagé. Ces fonctions accompagnent les ateliers et créent des points de rencontre entre artisans et usagers du site. Le programme cherche ainsi à équilibrer les besoins du travail artisanal avec l'ouverture du bâtiment vers le quartier.

4.4 Organisation spatiale

L'organisation spatiale du projet repose sur une rue intérieure traversante, qui structure la Manufacture Lamal et relie ses différents volumes. Elle distribue les ateliers, les espaces collectifs et les accès, tout en rendant le bâtiment plus lisible. Au-dessus de cette rue, une coursive indépendante en bois connecte les espaces situés aux étages. Légère et démontable, elle prolonge l'idée de galerie, offre des vues sur les activités du rez-de-chaussée et accompagne les structures existantes sans les effacer.

Au centre du projet, un noyau fonctionnel regroupe les circulations verticales principales ainsi que les espaces techniques nécessaires au fonctionnement du bâtiment. Sa position, entre l'accueil, le restaurant, le coworking et la rue intérieure, en fait un point de repère dans l'organisation du projet. D'autres circulations verticales sont également ajoutées afin de desservir plus directement la coursive et les ateliers.
Des modules sont insérés dans certains grands volumes pour accueillir des fonctions nécessitant une organisation plus précise. Ils permettent d'intégrer les espaces liés au restaurant, aux machines, au stockage ou aux besoins techniques des ateliers tout en préservant l'ouverture et le caractère industriel du bâtiment.

À l'arrière, de nouveaux espaces de travail structurent la cour partagée avec l'Institut des Arts et Métiers, tandis qu'une partie du fond de parcelle reste ouverte et végétalisée. La cour arrière peut accueillir des marchés, des ateliers ouverts ou des événements. Le lien avec le futur parcours paysager est renforcé par des percements en arches le long des façades aveugles. Ces ouvertures apportent de la lumière, créent des vues et établissent une relation plus directe entre les activités intérieures et l'espace extérieur.
Enfin, les parois actives organisent le rapport entre la rue intérieure et les ateliers : elles peuvent pivoter, accueillir du mobilier ou devenir support de travail, surface d'exposition, comptoir ou rangement. Elles permettent ainsi aux ateliers d'adapter leur degré d'ouverture selon les moments et les usages.

Ainsi, les stratégies, le programme et l'organisation spatiale fonctionnent ensemble pour transformer la Manufacture Lamal en un lieu traversant, actif et ouvert sur son quartier. Le projet s'appuie sur les qualités existantes du bâtiment pour y réinscrire l'artisanat, tout en créant des espaces de passage, de travail, de transmission et de rencontre.



Figure 49: Plan du rez-de-chaussée et coupe

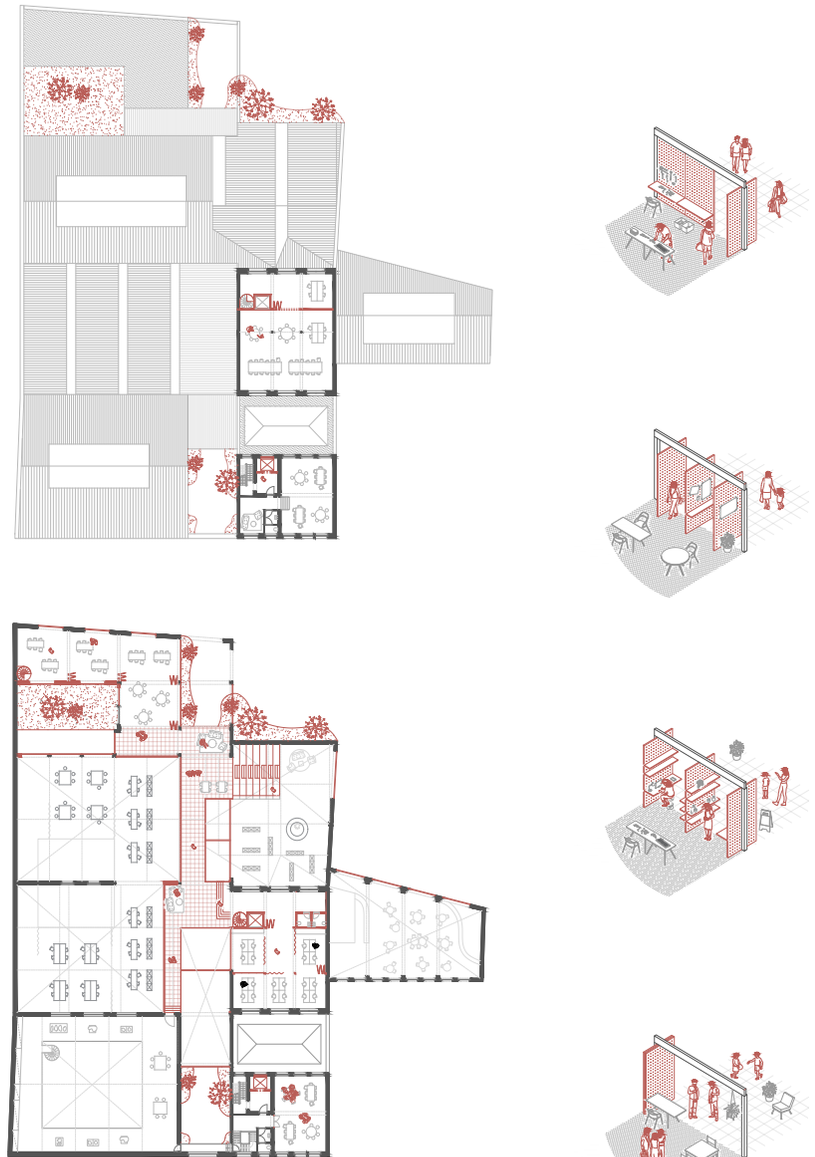


Figure 50: Plan du deuxième et du troisième étages

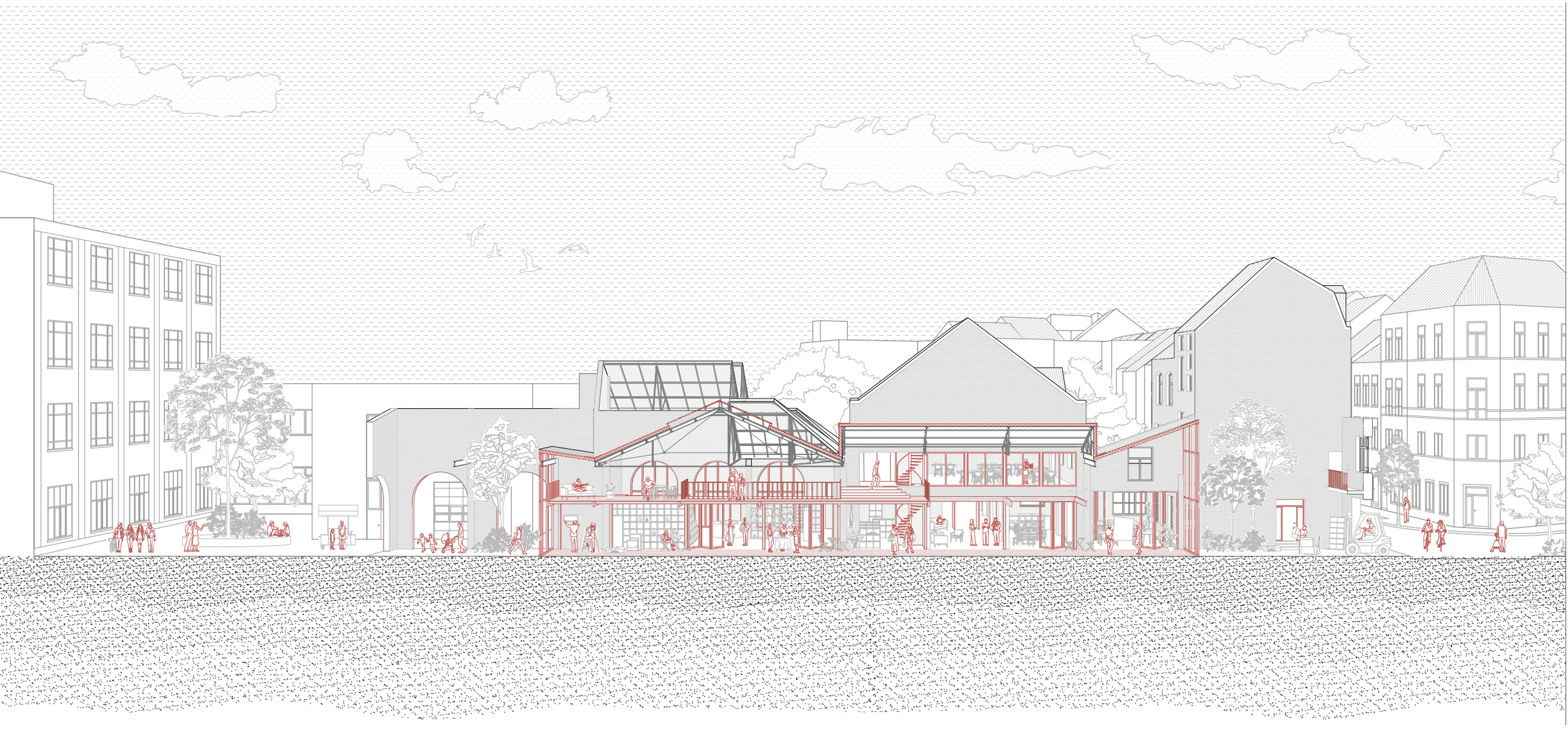


Figure 51: Coupe perspective

QUATRIÈME PARTIE

Conclusion

1 Conclusion

Ce travail est né d'une réflexion sur l'évolution des formes commerciales et sur le décalage progressif entre production, consommation et espace public. L'étude des passages, galeries et lieux marchands a révélé que la ville a longtemps su combiner circulation, échange, fabrication et sociabilité.

Pourtant, avec l'enfermement croissant du commerce et la spécialisation des fonctions urbaines, les gestes, les matériaux et les savoir-faire sont devenus de moins en moins visibles dans le quotidien. Cette recherche m'a donc amenée à porter mon attention sur ce que la ville marchande tend à rendre invisible : l'artisanat, la production locale et les espaces du faire. Il ne s'agissait pas de revenir à une forme ancienne de ville productive, mais plutôt de comprendre comment certaines de ses qualités peuvent être réinterprétées dans un contexte contemporain.

Bruxelles, avec son passé industriel, ses tissus fragmentés et ses quartiers encore marqués par des activités économiques, constitue un terrain particulièrement pertinent pour interroger cette possibilité. Le choix de Cureghem et de la Manufacture Lamal s'inscrit dans cette démarche. Ce site concentre plusieurs tensions propres à Bruxelles : un tissu productif encore actif, une pression immobilière forte, des grands îlots peu perméables mais aussi des ressources existantes comme l'Institut des Arts et Métiers, le futur parc de la Sennette ou les anciens bâtiments industriels.

Dans ce cadre, le projet ne cherche pas à importer un modèle extérieur ni à idéaliser une autre ville. Il dialogue avec les spécificités bruxelloises, ses contraintes, ses héritages et ses potentialités. La transformation proposée pour la Manufacture Lamal repose sur cette lecture. Un site industriel initialement perçu comme une réserve foncière destinée principalement à une reconversion résidentielle devient ici le support d'un autre scénario.

Par la rue intérieure, la coursive, les parois actives, les cours et les nouveaux espaces de travail, le projet tente d'établir des connexions entre bâtiment, îlot et quartier. Il propose une nouvelle figure urbaine capable d'articuler production, transmission, passage et vie collective. Cette proposition reste toutefois une hypothèse de projet. Elle ne prétend pas offrir une réponse définitive à la place de l'artisanat dans la ville contemporaine mais plutôt constituer un test explorant une manière possible de transformer un site productif enclavé en un lieu traversant, poreux et ouvert. D'autres formes, programmes ou sites pourraient prolonger cette réflexion.

L'enjeu principal réside alors dans la capacité qu'aura la ville à considérer ses bâtiments productifs existants non comme des fragments en attente d'être remplacés mais comme des supports aptes à générer de nouveaux liens urbains. Ainsi donc, la Manufacture Lamal devient plus qu'un simple bâtiment à réhabiliter : elle se transforme en lieu d'expérimentation pour repenser la présence de la production dans Bruxelles non comme une fonction isolée mais comme une composante visible, partagée et active de la vie urbaine.

2 Bibliographie

- Ledent G. (2017). *L'espace public pris en otage ?*. A+ Architecture in Belgium, n° 269, p. 39-44. BMA [En ligne], consulté le 14 mai 2026. URL : https://bma.brussels/app/uploads/2021/05/A269_FR_09_Lespace-public-pris-en-otage.pdf
- Emile, Z. (1883). *Au Bonheur des Dames*. La Bibliothèque électronique du Québec [En ligne], consulté le 14 mai 2025. URL: https://beq.ebooksgratuits.com/vents/zola-11.pdf

- Benjamin W. et Lacis A. (1978). *Naples*. Reflections. New York, Harcourt Brace Jovanovich, p. 165–171. Eclass UTH [En ligne], consulté le 26 mai 2026. URL : https://eclass.uth.gr/modules/document/file.php/ARCH_U_104/WalterBenjaminAsjaLacis_Naples.pdf
- Benjamin W. (1939). *Paris, capitale du XIXe siècle*. Das Passagen-Werk. Internet Archive [En ligne], consulté le 26 mai 2026. URL : https://ia802908.us.archive.org/6/items/BENJAMINWalterParisCapitale/BENJAMIN%20Walter%20-%20Paris-capitale.pdf
- Lenoir J. et Gribaudi M. (2013). *Les passages ouverts. La modernité oubliée de Paris capitale*. Histoire urbaine, n° 36, p. 73-103. Cairn.info [En ligne], consulté le 26 mai 2026. URL : https://shs.cairn.info/revue-histoire-urbaine-2013-1-page-73?lang=fr
- BenjaminW.(1935).*L'Œuvred'artàl'époquedesareproductibilitétechnique*.Internet Archive [En ligne], consulté le 26 mai 2026. URL : https://ia902905.us.archive.org/14/items/BENJAMINWalterLoeuvreDartALeppoqueDeSaReproductiniliteTechnique/BENJAMIN%20Walter-L%27%C5%93uvre%20d%27art%20a%CC%80%20l%27e%CC%81poque%20de%20sa%20reproductinilite%CC%81%20technique.pdf

- Declève M. (2022). *L'œuvre artisanale dans l'espace urbain : atlas bruxellois de la communalité*. Genève : MétisPresses, coll. VuesDensemble. DIAL@UCLouvain [En ligne], consulté le 26 mai 2026. URL : https://research.dial.uclouvain.be/entities/publication/0211671e-e26c-442e-bfbf-277c623f6441
- Houssiau, J. (2013). *Au bonheur des dames… Radioscopie des commerces à Bruxelles*. Bruxelles Patrimoines, n° 6-7, p. 112-129. Patrimoine Brussels [En ligne], consulté le 26 mai 2026. URL : https://patrimoine.brussels/decouvrir/publications/notre-revue-par-article/no-6-7-bruxelles-m-as-tu-vu/au-bonheur-des-dames-radioscopie-des-commerces-a-bruxelles
- La Fonderie. (2020). *Le commerce à Bruxelles : étals, bazars et lèche-vitrine*. Parcours de La Fonderie [En ligne], consulté le 27 mai 2026. URL : https://www.lafonderie.be/2020/05/13/le-commerce-a-bruxelles-etals-bazars-et-leche-vitrine/
- Chiodelli, F. et Moroni, S. (2015). *Do malls contribute to the privatisation of public space and the erosion of the public sphere? Reconsidering the role of shopping centres*. City, Culture and Society, vol. 6, n°1, p. 35-42 [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://www.sciencedirect.com/science/article/abs/pii/S1877916614000824

- Urban.brussels. (s.d.). *Rue Neuve*. Inventaire du patrimoine architectural [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://monument.heritage.brussels/fr/Bruxelles_Pentagone/Rue_Neuve/10004076

- Observatoire du commerce. (2007). *L'évolution du commerce de détail à Bruxelles*. [En ligne], consulté le 10 mai 2025. URL : https://dipot.ulb.ac.be/dspace/bitstream/2013/128420/3/2007_observatoire_commerce.pdf
- Heyrman, (prénom non précisé). *Travail indépendant*. [En ligne], consulté le 10 mai 2025. URL : file:///C:/Users/mayak/Downloads/Heyrman_Travail%20ind%C3%A9pendant_accepted_20200915.pdf
- Perspective.brussels. (s.d.). *Activités productives*. Share The City – La modification du PRAS [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://sharethecity.brussels/fr/diagnostics/activites-productives#Constats
- Perspective.brussels. (2023). *Share The City. Diagnostic : présentation et synthèse des consultations*. Share The City [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://sharethecity.brussels/sites/default/files/2024-09/sharethecity_diagnostic_fr.pdf
- BMA – Bouwmeester Maître Architecte. (s.d.). *La ville productive* [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://bma.brussels/la-ville-productive/
- Bouwmeester Maître Architecte. (2019). *Brussels Productive City*. Bruxelles : BMA – Bouwmeester Maître Architecte [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://bma.brussels/app/uploads/2018/12/190620_UPDATE-Ville-productive_low-rescover-_pour-internet-1.pdf
- Architecture Workroom Brussels. (2016). *Atelier Brussel Métropole Productive* [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://www.workroom.org/fr/projects/528/atelier-brussel-metropole-productive

-Anadolu Agency. (2020). *500-year-old Kurşunlu Han brings art and craftsmanship together*. Daily Sabah [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://www.dailysabah.com/arts/500-year-old-kursunlu-han-brings-art-and-craftsmanship-together/news
- Yılmaz, Z. (2014). *Mimarca Detay #8 – Kurşunlu Han*. theMagger [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://www.themagger.com/pek-yakinda-filmi-kursunlu-han/
- hub.brussels. (s.d.). *Centre d'entreprises Euclides*. hub.info [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://info.hub.brussels/outils/qui-peut-maider/centre-dentreprises-euclides
- Urban.brussels. (s.d.). *Ancienne bonneterie Clérens, aujourd'hui centre d'entreprises Euclides*. Inventaire du patrimoine architectural [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://monument.heritage.brussels/fr/buildings/34954
- Larsen. (2023). *Hôtel Continental à Bruxelles*. Larsen [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://www.larsenmag.be/fr/news/1885-hotel-continental-a-bruxelles

- Urban.brussels. (s.d.). *Hôtel Continental*. Inventaire du patrimoine architectural [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://monument.heritage.brussels/fr/buildings/32410
- Grand Hospice. (s.d.). *Accueil.* Grand Hospice [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://www.grand-hospice.brussels/
- Grand Hospice. (2025). *Marché Blues d'Hiver*. Grand Hospice [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://www.grand-hospice.brussels/marche-blues-dhiver/
- LaVallée. (s.d.). *Le projet*. LaVallée [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://lavallee.brussels/le-projet/
- Urban.brussels. (s.d.). *Ancienne Meunerie Moulart, aujourd'hui centre d'entreprises COOP*. Inventaire du patrimoine architectural [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://monument.heritage.brussels/fr/buildings/37327
- COOP. (s.d.). *Home*. COOP [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://coop.brussels/en/home/
- BOGDAN & VAN BROECK. (s.d.). *COOP*. &bogdan [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://www.bogdan.design/projects/coop-anderlecht-be/
- HUB-IN Atlas. (s.d.). *Nod Makerspace*. HUB-IN Atlas [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://atlas.hubin-project.eu/case/nod-makerspace/
- MATER. (s.d.). *Material Library*. Mater Library [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://materlibrary.ro/en/material-library/
- Objectif XL. (2024). *Les cellules commerciales inoccupées dans les Galeries Louise*, consulté le 31 mai 2026. URL : https://objectifxl.be/2024/01/23/les-cellules-commerciales-inoccupees-dans-les-galeries-louise/
- Urban.brussels. (s.d.). *Galerie de la Porte Louise - Espace Louise*. Inventaire du patrimoine architectural, consulté le 31 mai 2026. URL : https://monument.heritage.brussels/fr/Ixelles/Avenue_Louise/32/19257/
- Vanin, F., Orban, A., Rebreanu, L., Nakhlé, L. et Vickery Hill, A. (2022). I*n the Making: Brussels Atlas*. Cities of Making [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://citiesofmaking.com/in-the-making/
- Perspective.brussels. (s.d.). *PAD - Heyvaert*. perspective.brussels [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://perspective.brussels/fr/projets/poles-strategiques/heyvaert-porte-de-ninove/pad-heyvaert
- Perspective.brussels. (2024). *CRU 5 – Heyvaert-Poincaré*. perspective.brussels, consulté le 29 mai 2026. URL : https://perspective.brussels/fr/projets/poles-strategiques/heyvaert-porte-de-ninove/cru-5-heyvaert-poincare
- Bruxelles Environnement. (2026). *Le « Parc System » Sennette-Ninove, un réseau d'espaces verts dans le quartier Heyvaert*. Bruxelles Environnement [En ligne], consulté le 28 mai 2026. URL : https://environnement.brussels/citoyen/politique-regionale/rapports-des-projets-environnementaux/le-parc-system-sennette-ninove-un-reseau-despaces-verts-dans-le-quartier-heyvaert

- Orban, Alexandre, Sanchez, Corentin et Vanin, Fabio. (2021). *A qui profitent les activités productives ? Analyse du cas de Cureghem*. Brussels Studies [En ligne], Communiqués de presse, n°153, mis en ligne le 22 février 2021, consulté le 31 mai 2026. URL : https://journals.openedition.org/brussels/5371?lang=fr
- Urban.brussels. (2016). *Institut des Arts et Métiers*. Inventaire du patrimoine architectural [En ligne], consulté le 31 mai 2026. URL : https://monument.heritage.brussels/fr/buildings/31896
- Institut des Arts et Métiers. (2026). *Sections*. Institut des Arts et Métiers, Ville de Bruxelles [En ligne], consulté le 31 mai 2026. URL : https://ipoweb.bruxelles.be/iam/sections/
- Institut Jeanne Toussaint. (s. d.). *Nos cours*. Institut Jeanne Toussaint – Campus des Arts et Métiers [En ligne], consulté le 31 mai 2026. URL : https://jeannetoussaint.be/nos-cours/
- Urban.brussels. (2016, 2019). *Ancienne manufacture de plomb Edmond Lamal*. Inventaire du patrimoine architectural [En ligne], consulté le 31 mai 2026. URL : https://monument.heritage.brussels/fr/buildings/34927
- Inter-Environnement Bruxelles (IEB). (2021). *La Bougie se fait Lamal*. Inter-Environnement Bruxelles [En ligne], mis en ligne le 7 avril 2021, consulté le 31 mai 2026. URL : https://ieb.be/La-Bougie-se-fait-Lamal
- MANGIN, David, et BOUDJENANE, Soraya. *Rez-de-ville : la dimension cachée du projet urbain*. Paris : Éditions de la Villette, collection "Essais", 2023. ISBN : 978-2-37556-047-1.
- GRAU architectes urbanistes. *Rez-de-ville, rez-de-vie*. Paris : Éditions du Pavillon de l'Arsenal, 2013. 176 p. ISBN : 978-2-35487-019-5.

3 Iconographie

-Figure 1 : Jaurès, Y. (2021). *Découvrez les premières images de la réouverture de la Samaritaine*. Le Bonbon, consulté le 14 mai 2025. URL : https://www.lebonbon.fr/paris/loisirs/reouverture-samaritaine-premieres-images/
-Figure 2 : Production de l'auteur
-Figure 3 : Travelboulevard. (2024). *Naples City Break: Rione Sanità, a district steeped in mystery, legends and hidden gems*, consulté le 14 mai 2025. URL : https://travelboulevard.be/rione-sanita-napels/
-Figure 4 : Le Boyer, N. (1940). *Passage des Panoramas*. Un Jour de Plus à Paris, consulté le 14 mai 2025. URL : https://www.unjourdeplusaparis.com/en/paris-reportage/photos-de-paris-1900/attachment/passage-des-panoramas-1940
-Figure 5 : Le Vif Weekend. (2015). *15 marchés aux puces dans toute la Belgique*. consulté le 14 mai 2025. URL : https://weekend.levif.be/voyage/15-marches-aux-puces-dans-toute-la-belgique/
-Figure 6 : Conde Reis, G. (dir.). (1998). *Galeries Saint-Hubert. Histoire et restauration*. Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale, Service des Monuments et Sites. Bruxelles, p. 60.
-Figure 7 : Manzo, P. (2017). *Via San Grecorio Armeno in Naples*. NurPhoto via Getty Images, consulté le 27 mai 2026. URL : https://www.gettyimages.be/detail/nieuwsfoto%27s/giuseppe-works-on-a-figurine-nativity-in-his-shop-nieuwsfotos/894923662
-Figure 8 : Hommel Luthier. (s. d.). *Atelier de lutherie à Marseille*. Hommel Luthier [En ligne], consulté le 1er juin 2026. URL : https://www.luthier-hommel.com/luthier-marseille.html
-Figure 9 : Auteur inconnu. (s.d.). *Napoli in bianco e nero*. Pinterest, consulté le 27 mai 2026. URL : https://it.pinterest.com/ramagliaanna62/napoli-in-bianco-e-nero/
-Figure 10 : D'Addetta, D. (2023). *Rione Sanità: The Naples Neighborhood That Remains True to Its Roots*. Italy Segreta, consulté le 26 mai 2026. URL : https://italysegreta.com/rione-sanita-the-naples-neighborhood-that-remains-true-to-its-roots/
-Figure 11 : Carlier, L. et al. (dir.). (2021). *(Designing) Urban Production. Metrolab Brussels MasterClass III*. Metrolab Brussels, p. 17, consulté le 14 mai 2025. URL : https://www.metrolab.brussels/publications/designing-urban-production
-Figure 12 : Wikimedia Commons. (s.d.). *Category: Medieval shops* . [En ligne], consulté le 22 mars 2026. URL : https://commons.wikimedia.org/wiki/Category:Medieval_shops
-Figure 13 : Production de l'auteur
-Figure 14 : Production de l'auteur
-Figure 15 : Production de l'auteur
-Figure 16 : Production de l'auteur
-Figure 17 : Production de l'auteur

-Figure 18 : Auteur inconnu. (s. d.). *Boulevard de la Woluwe et le shopping ouvert en 1968*. Facebook, consulté le 27 mai 2026. URL : https://www.facebook.com/photo/?fbid=872238215567196&set=gm.2480989048999211&idorvanity=452221515209318
-Figure 19 : Production de l'auteur
-Figure 20 : Observatoire du commerce. (2007). *L'évolution du commerce de détail à Bruxelles*. consulté le 10 mai 2025. URL : https://dipot.ulb.ac.be/dspace/bitstream/2013/128420/3/2007_observatoire_commerce.pdf
-Figure 21 : Declève M. (2022). *L'œuvre artisanale dans l'espace urbain : atlas bruxellois de la communalité*. Genève : MétisPresses, coll. VuesDensemble. DIAL@UCLouvain, consulté le 26 mai 2026. URL : https://research.dial.uclouvain.be/entities/publication/0211671e-e26c-442e-bfbf-277c623f6441
-Figure 22 : Richard Rogers, 1997 - Declève M. (2022). *L'œuvre artisanale dans l'espace urbain : atlas bruxellois de la communalité*. Genève : MétisPresses, coll. VuesDensemble. DIAL@UCLouvain, consulté le 26 mai 2026. URL : https://research.dial.uclouvain.be/entities/publication/0211671e-e26c-442e-bfbf-277c623f6441
-Figure 23 : Karakum, A. (2020). *5 asırlık Kurşunlu Han zanaat ile sanatı buluşturuyor. Anadolu Ajansı*, consulté le 28 mai 2026. URL : https://www.aa.com.tr/tr/gelecek-100-yilin-habercileri/5-asirlik-kursunlu-han-zanaat-ile-sanati-bulusturuyor/1774146
-Figure 24 : Production de l'auteur
-Figure 25 : Brucenter. (2021). *Euclides*. Brucenter, consulté le 28 mai 2026. URL : https://brucenter.brussels/centres/euclides/
-Figure 26 : Production de l'auteur
-Figure 27 : Photo prise par l'auteur
-Figure 28 : Production de l'auteur
-Figure 29 : Photo prise par l'auteur
-Figure 30 : Production de l'auteur
-Figure 31 : LaVallée. (s.d.). *Working at LaVallée*. LaVallée, consulté le 28 mai 2026. URL : https://lavallee.brussels/work/?lang=en
-Figure 32 : Production de l'auteur
-Figure 33 : Ney & Partners. (s.d.). *Renovation Port Sud Moulart – COOP*. Ney & Partners, consulté le 28 mai 2026. URL : https://ney.partners/project/renovation-port-sud-moulart-coop/
-Figure 34 : Production de l'auteur sur base de ; BOGDAN & VAN BROECK. (s.d.). *COOP*. &bogdan, consulté le 28 mai 2026. URL : https://www.bogdan.design/projects/coop-anderlecht-be/
-Figure 35 : Cobuz, F., Lolev, T., Canov, I. et Stoica, V. (2016). *Nod makerspace*. Bienala Națională de Arhitectură / Uniunea Arhitecților din România, consulté le 28 mai 2026. URL : https://www.uar-bna.ro/2016/proiecte/220/
-Figure 36 : Production de l'auteur
-Figure 37 : Production de l'auteur

-Figure 38 : Production de l'auteur
-Figure 39 : Production de l'auteur sur base de : Histoire et Théorie-Architectures: édifices, UCLouvain Loci-LBARC204A-2018/19, Bruxelles-Galerie Louise, Pierre-Yves Wartique, Camille Sepulchre, Nora Kathleen Schick.
-Figure 40 : Production de l'auteur sur base de : Adam, Salomé. *L.A.M.A.L. : La mixité comme vecteur de reconversion et de pérennisation d'un patrimoine industriel : Le cas de l'ancienne manufacture de plomb Lamal à Anderlecht*. Travail de fin d'études, UCLouvain, Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme, 2025.
-Figure 41 : Production de l'auteur
-Figure 42 : ARCHistory. (2019). *Institut des Arts et Métiers, Boulevard de l'Abattoir 50, Bruxelles*. Alexis Dumont – Bruxelles, ville d'architectes, consulté le 28 mai 2026. URL : https://alexisdumont.brussels/fr/catalogue/institut-des-arts-et-metiers-boulevard-de-labattoir-50-bruxelles
-Figure 43 : Région de Bruxelles-Capitale. (2016, 2019). *Ancienne manufacture de plomb Edmond Lamal*. Inventaire du patrimoine architectural, consulté le 28 mai 2026. URL : https://monument.heritage.brussels/fr/buildings/34927
-Figure 44 : Production de l'auteur
-Figure 45 : Production de l'auteur
-Figure 46 : Production de l'auteur
-Figure 47 : MANGIN, David, et BOUDJENANE, Soraya. *Rez-de-ville : la dimension cachée du projet urbain*. Paris : Éditions de la Villette, collection "Essais", 2023. ISBN : 978-2-37556-047-1.
-Figure 48 : Production de l'auteur
-Figure 49 : Production de l'auteur
-Figure 50 : Production de l'auteur